

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE CHATEAU DE TRELOR ⁽¹⁾

(Suite et fin.)

XIII

Catherine passa les premiers jours de son retour à Trélor dans une sorte d'engourdissement moral. Elle éprouvait la sensation immédiate subie à la suite d'un coup violent. C'était de l'éblouissement, de la stupeur, accrue encore par une profonde lassitude. Avec les forces physiques, le sentiment de la situation actuelle lui revint. Elle était si loin de penser que l'étrange maladie de son grand-père, qu'elle considérait comme une simple bizarrerie, pût cacher un si sombre mystère ! Quelle chute pour elle et quelle ironie du sort !... A l'entrée de ce monde, ardemment convoité, un coup de foudre l'arrête !... Elle ferait encore bon marché de cet orgueil qui a régné sur sa première jeunesse ; il s'est d'ailleurs fondu à la flamme de son amour. Mais cet amour même est humilié. Elle ne peut, ne veut l'étouffer dans son cœur ; elle le subit pourtant comme une honte. S'exaltant de toute la passion, faite de respect comme de tendresse, qu'elle éprouve pour celui qui a bravé sa mère, son rang et la fierté de sa race pour l'élever à lui, elle se trouve d'autant plus indigne de cette dignité, déshonorée par cet honneur. L'idée fixe qu'elle avait du sang d'assassin dans les veines la poursuivait, la hantait, et dans l'excès du mépris qu'elle prenait d'elle-même, elle eût voulu parfois s'enfuir, disparaître, ou bien s'anéantir dans la mort pour effacer la trace d'une infamie qui rejaillissait sur elle.

René, le premier moment d'étourdissement passé, réagit énergiquement contre la pensée atroce que son père était mort ainsi assassiné. Il voulut se persuader que cela n'était pas. Jacques Ferrand avait sans doute perdu la raison. N'était-il pas probable que dans l'affaiblissement de son cerveau, il eût procédé de sa haine réelle pour le comte Maxime à un acte imaginaire de vengeance ? Malgré lui, pourtant, des doutes vinrent l'assaillir ; certains mots échangés entre les vieillards du pays, quelques phrases grommelées autrefois par Firmin et qu'il ne

s'était pas expliquées, se réveillèrent dans sa mémoire. Pour en avoir le cœur net, il s'en ouvrit au bon curé de Trélor.

—Mon cher ami, lui dit celui-ci, tout est possible. La singulière maladie du père Ferrand, à laquelle les médecins eux mêmes n'ont rien compris, peut venir d'un remords longtemps gardé comme un secret ; comme l'altération de ses facultés mentales l'aurait tout aussi bien conduit à s'accuser fausement. Pour rendre hommage à la vérité, je dois dire que le vieux Jacques, quoique souffrant et vivant depuis longtemps d'une manière bizarre, n'a jamais donné signe de folie ou d'égarément. J'ai bien entendu certains propos mystérieux, qui ont couru le pays lors de la mort du comte votre père, mais cela n'a pas été bien loin. Votre digne mère n'en a rien su et a toujours cru fermement à un accident de cheval. Nous n'en saurons pas davantage aujourd'hui, mon cher enfant... Qu'y faire ? Rien. Le mieux est de s'en rapporter à la miséricorde divine qui, elle, est certaine et sans bornes.

Cette enquête avortée mécontenta René. Il sentait naître en lui, pour Catherine, un sentiment qu'il eût voulu bannir : la pitié. Elle ne lui en était pas moins chère, mais, au fond de sa pensée, il la plaignait quand il aurait voulu la mettre sur un trône et se prosterner devant elle. Étrange amour que celui de ces deux cœurs, qui s'étaient longtemps cherchés et venaient enfin de s'unir, pour se sentir aussitôt armés l'un contre l'autre d'une mutuelle défiance. Le moindre mot faisant allusion au secret sanglant leur était interdit, et ce silence même devenait, pour chacun d'eux, une preuve de plus de la souffrance de l'autre. Si lui, faisant effort pour échapper à cette obsession, affectait un moment l'entrain et la gaieté d'un esprit sans chagrins et sans pré-occupations, il lisait bientôt, dans un regard de Catherine, combien elle s'affligeait, pour lui-même, de cette joie de commande. Et quand la jeune comtesse, pour ne pas attrister son mari, voulait se montrer libre de soucis et heureuse malgré tout, c'était une telle tension de volonté, trahissant son angoisse, que René l'attirait à lui d'un geste de plaintive tendresse, et que la pauvre femme tombait toute en pleurs dans ses bras.

Un jour, n'y pouvant plus tenir, il voulut la convaincre.

—C'était trop souffrir, après tout !..... Pour lui, il ne croyait pas un mot de cette histoire..... Fallait-il ajouter foi aux trop scrupuleux remords d'un vieillard à l'agonie !..... Eh bien, oui, il y avait eu longtemps antagonisme entre son père et les parents de Catherine..... Pouvait-on conclure de là à un meurtre ?..... Le pays, d'ailleurs, tout entier savait bien que le comte Maxime était mort d'une chute de cheval, au retour de la chasse..... Et que leur importait, après tout ?... Ils étaient unis, ils s'aimaient, rien ne devait les empêcher d'être heureux. Là était la vérité ; le reste n'était que mensonge et folie !

— Pourquoi tant te défendre contre la réalité ? répondait-elle. Tu es bon et généreux, mon pauvre ami ; mais je t'aime trop pour me pardonner.

Il en résultait pour les jeunes époux une existence retirée et mystérieuse qui donna naissance à force commentaires dans les environs, et dont l'écho douloureux se fit sentir à la Chaumière. Ce fut, pour la comtesse Hermine, une rude épreuve. Son fils était là, près d'elle, et vivant comme si elle n'existait plus pour lui. Il y avait certes entré eux trop de sentiments contrariés, de fiertés blessées, pour qu'ils pussent retrouver la douce intimité des jours heureux. Mais pas un mot, pas un signe !..... Cette femme implacable avait-elle donc pris sur lui tant d'empire !..... Ou lui-même était-il donc si changé, que c'en était fait pour toujours du doux et loyal enfant d'autrefois ?..... Pourtant qui sait s'il n'eût pas suffi d'une parole de regret, de soumission, d'une part ; d'une seconde d'émotion, d'une larme, d'une main tendue de l'autre, pour amener en un instant le pardon et l'oubli. Entre braves gens, il y a tant de chances de s'entendre !

C'est précisément ce que se disait Marcelle. Elle suivait son idée de réconciliation avec acharnement. Guettant depuis longtemps le retour de René, elle jugea le moment venu de risquer une tentative suprême. Mais comment s'y prendre ? Aller droit au château provoquer une explication ?..... C'était bien aventureux. La pauvre enfant ruminait dans sa jeune cervelle vingt projets sans en adopter un seul, et dans ses visites de charité aux familles pauvres des environs, elle trouvait toujours moyen, soit en allant, soit en revenant, de passer sur le chemin qui longeait le parc de Trélor, rôdant autour de ce jardin des Hespérides sans oser y pénétrer. Son bon ange lui vint en aide.

Apercevant un matin la jeune comtesse dans une allée, au bord même de la haie qui les séparait, elle rassembla tout son courage et l'appela d'une voix timide.

— Madame !.....

Catherine se retourna, et Marcelle fut frappée de la pâleur répandue sur son visage, et qui en accentuait encore la beauté.

— Mademoiselle de Verville, je crois.

— Oui, madame..... Excusez-moi de vous arrêter..... Je voudrais vous demander un moment d'entretien.

— A moi ? dit Catherine étonnée..... Ou plutôt à M. de Trélor.

— Non, dit vivement Marcelle, à vous-même.

— J'en suis trop heureuse, mademoiselle..... Mais il nous sera gênant de causer ainsi. Voyez-vous à dix pas d'ici une petite porte qui coupe la haie ? Elle vous permettra de venir auprès de moi.

Et bientôt après, les deux jeunes femmes étaient assises sur un banc

de pierre, au pied d'un grand tilleul. Quoi qu'on fut en décembre, l'air était doux et le parc ensoleillé.

—Parlez maintenant, dit Catherine.

Et comme Marcelle se taisait, embarrassée et rougissante :

—Vous fais-je peur ? demanda-t-elle en souriant.

—Un peu, je l'avoue.

—On m'a donc faite bien noire à vos yeux ?

—Oh ! non, ce n'est pas cela... C'est que le sujet que je voudrais aborder est si grave.....

—Parlez sans crainte, mademoiselle, dit Catherine... Et d'une voix triste : Je ne suis pas maintenant en disposition d'esprit à me fâcher de rien.

—Eh bien..... encore une fois pardonnez-moi si ma question est indiscreète..... Vous opposez-vous à ce que mon cousin revoie sa mère ?

—Moi ! Et qui a pu vous dire cela ?

—Personne, croyez-le bien, madame..... J'avais supposé que vous aviez gardé quelque rancune.....

—Envers la mère de René?..... Oh ! ne craignez pas de le dire, et laissez-moi vous remercier de m'avoir franchement posé cette question. Vous êtes venue au-devant de mon désir. Sachez-le donc, je n'ai ni haine ni aversion. J'aimais sincèrement M. de Trélor, je n'ai pu résister à son amour, et si je suis entrée, malgré le vœu de la comtesse, dans sa famille, c'est à elle de me conserver une rancune que le temps vaincra, j'espère, et que je ne saurais partager. Voilà tout ce que je puis vous dire..... Soyez assurée que je ne vous cache rien, et si René, que je laisse absolument libre d'agir comme il l'entend, n'est pas allé se jeter dès son retour aux pieds de sa mère, dites-vous, mademoiselle, qu'il n'y a là aucun mauvais vouloir de ma part. Accusez plutôt une destinée que nous subissons et que nous n'avons pas faite..... Dispensez-moi de vous en dire davantage, et n'avez surtout aucun regret d'avoir parlé ; je vous en suis plus reconnaissante que je ne saurais dire.

—Alors qui nous sépare ? s'écria Marcelle..... Prenez René par la main, amenez-le à la Chaumière..... Nous nous jetterons tous trois aux pieds de ma tante..... Vous vous mettrez entre lui et moi, et je suis sûre que c'est vous qu'elle embrassera la première !

—Joli rêve, mais rêve d'enfant, dit Catherine avec un pâle sourire. Mme de Trélor et son fils sont trop fiers tous deux, l'une pour revenir sur sa décision de me fermer sa porte, l'autre d'y aller frapper sans moi.

—Enfin, si je puis croire à vos paroles, et j'y crois, dit Marcelle émue, vous me permettez de les redire à qui peut les entendre, et ce sera moi qui vous remercierai, madame !

—Je vous ai dit la vérité, mais, si vous m'en croyez, vous la garderez pour vous. Sachons accepter notre sort..... Je sais que vous avez un excellent cœur, mademoiselle; vous venez de le prouver encore. Vous aurez alors plus que votre part de douleur dans la vie, mais ne vous en plaignez pas. Il paraît qu'ici-bas, il faut souffrir ou faire souffrir : mieux vaut encore être du côté des victimes.

—Vous êtes triste, madame... Ma démarche vous aurait-elle déplu ? Je ne veux pas le croire..... Je vous laisse ; excusez-moi de nouveau... Pour moi, je suis toute contente, et je n'ai pas perdu ma matinée, puisque, malgré tout, je garde l'espérance..... Puis, prenant la main de Catherine, elle lui dit tout bas :

—Au revoir, *ma cousine !*

Elle partit en courant.

En voyant s'éloigner cette généreuse enfant, qui portait ingénument, avec une grâce toute mignonne, le cachet de sa race, Catherine sentit un soupçon de jalousie lui traverser l'esprit. Chassant aussitôt cette mauvaise pensée, elle remontait vers le château, quand elle aperçut, au détour d'un massif, René, qui, debout sur un petit tertre, était arrêté, songeur et regardant au loin Marcelle s'acheminer dans le sentier de la Chaumière. Catherine s'approcha doucement sans être vue de son mari, et le faisant retourner brusquement, lui surprit des larmes dans les yeux. Elle eut un serrement de cœur.

—J'en étais sûre, pensa-t-elle. Déjà des regrets ?

Ce jour fut une douloureuse étape dans la vie désormais brisée de Catherine. Que lui servait d'avoir rendu au comte de Trélor l'ancienne fortune de ses ancêtres, si elle lui apportait aussi en partage la tache ineffaçable d'un crime ? Elle le sentait bien, ce remords pesait sur lui comme sur elle, et bien que se montrant toujours affectueux et bon, jamais René ne consentirait à présenter à sa mère la petite fille de Jacques Ferrand le meurtrier de son père. Des tortures de l'âme naquit chez la pauvre femme un affaiblissement de sa santé même. Plus rien de cette activité d'autrefois, de cette dépense sans compter des forces du corps et de l'esprit ; plus de longues promenades à cheval, de surveillance laborieuse des travaux de la terre. La jeune comtesse restait absorbée, des journées entières, assise à la fenêtre de son petit salon, les yeux fixés à l'horizon, sans rien voir. Elle ne retrouvait un vague sourire que devant les tendres inquiétudes de son mari. L'espoir même de lui donner bientôt un héritier de son nom, espoir qui aurait dû la combler de joie, se troublait de l'arrière-pensée que cette créature à naître, chérie d'avance, serait, pour le regard de son père, marquée d'une tache originelle au front. Raffinement de scrupules excessifs dans une conscience troublée, dira-t-on.—Qu'on se souvienne que Catherine aimait aussi à l'excès, avec toute l'ardeur d'une convertie, mais avec

toute sa fierté native, et que l'amour haut placé ne souffre, comme l'hermine, aucune souillure à sa robe blanche.

René s'alarma tout à fait. Un des médecins les plus en renom de Tours fut mandé et insista pour un prompt changement d'air, de milieu, d'habitudes. Il fallait détourner les idées fixes qui semblaient hanter la jeune femme, et l'arracher, par une distraction forcée, à cette maladie noire, très dangereuse à l'approche de l'événement qui devait la rendre mère. Ils partirent aussitôt, accompagnés de la seule Manon, et c'est dans une villa des environs d'Hyères, solitaire et bien abritée, vrai nid d'amoureux au bord de la Méditerranée, que naquit une petite fille blonde, vivace et bien portante, qui rendit quelques jours de joie à ces deux cœurs éprouvés. Catherine ne se releva pas de cette crise ; toute sa vie semblait avoir passé dans celle de son enfant. Dès qu'elle put sortir, elle se fit porter et installer sur un petit promontoire de quelques centaines de pas de large, à l'ombre d'un bois de pins maritimes. Là, sous cette sombre verdure, au pied de ces troncs d'arbre à l'écorce rouge, qui coupaient à ses yeux les changeantes nuances bleues de la mer et du ciel, elle passa des jours tristes et tranquilles, songeant et se souvenant. A la voir ainsi, immobile, à demi couchée sur un lit de coussins dissimulés par un large peignoir qui l'enveloppait tout entière, et dont le blanc mat, assorti à sa pâleur, repoussait sa noire chevelure et l'éclat fébrile de son regard, un voyageur passant à l'improviste eût pu croire à l'apparition de quelque nymphe antique, se reposant un instant sur cette rive enchantée, avant de se replonger dans les flots. Retrouvant parfois un reste d'énergie, elle se soulevait et prenait une plume toujours à sa portée :

“ Encore un mot d'adieu, ma bonne Clémence..... Quand j'ai bien regardé mon cher mari et embrassé ma petite Anne, c'est vers toi que mon esprit s'en va. Accorde-moi une dernière faveur. Tu vas vieillir heureuse, entourée de tes enfants..... Si, un jour, ma fille a du chagrin et te demande secours, console-la, conseille-la, et montre-lui le droit chemin. Dis-lui que sa mère a mis toute sa confiance en toi... Ah ! ma Sagesse, c'en est fini de ta pauvre Audace !..... J'ai été trop fidèle à ce surnom..... J'ai voulu monter trop haut, je suis tombée et me suis brisée dans ma chute..... Voilà toute mon histoire..... Adieu ! Sois bénie pour ta constante amitié..... Une de mes dernières pensées sera pour toi.....”

Par un radieux matin, comme le soleil et la mer de Provence savent seuls en donner, Catherine, étendue à l'ombre dans son bois favori, se sentit si faible et à la fois si libre de toute douleur, qu'elle comprit que c'était la fin. Elle apercevait à cent pas d'elle son mari marchant sur la plage, à côté de Manon qui tenait la petite Anne dans ses bras.

—René ! appela-t-elle faiblement.

Il n'entendit pas. Elle guetta le moment où il tournerait la tête, et lui fit signe. Il accourut. Elle lui prit la main, et l'attirant doucement vers elle :

—Te souviens-tu de cette nuit dans la forêt de Verrières, au retour de la noce de la petite Suzanne?..... C'est là que tu m'as parlé vraiment pour la première fois..... Nous aurions dû terminer là notre roman à peine commencé..... Il eut mieux fini..... Il fera bon cet été dans la forêt..... Tu y promèneras quelquefois la petite Anne.....

—Catherine !..... dit effrayé le jeune homme. Et comme il faisait un pas, elle comprit sa pensée.

—Non, reste !..... Laisse la pauvre enfant... Elle est bien là-bas... au bord de la mer, et dans les bras de Manon..... Tu m'as rendu aussi heureuse que je pouvais l'être, mon pauvre ami..... Je souffre à la pensée de la peine que va te faire ma mort..... Dieu m'a pardonné....., pardonne moi, toi aussi, ma vanité....., mon fol orgueil d'autrefois.... Et ne m'en veuille pas..... de t'avoir tant aimé.....

Sa voix se brisa. Elle fixa sur lui un regard d'inexprimable tendresse, puis, dans un soupir :

—Mon amour !..... Prends-moi dans tes bras.....

Eperdu, comme dans un affreux rêve, il l'étreignit en sanglotant dans un long baiser..... Et sentant la tête de la jeune femme fléchir sur son épaule, il la reposa doucement sur sa couche, inerte, la pauvre mi-close, le sourire aux lèvres.....

XIV

René n'a pu se consoler. Dans l'égarément de sa douleur, il n'a eu d'abord qu'une pensée : fuir. Sombre, farouche, sourdement irrité contre sa mère, qui, depuis plus d'un an, attend vainement un mot de lui, il a prié les amis de sa femme, Clémence et son mari, de veiller de loin sur sa petite fille, confiée d'ailleurs aux soins de la fidèle Manon. Il n'a fait que traverser Paris pour demander au ministère un embarquement immédiat, et voilà de long mois que, sans quitter d'une minute le bord de sa frégate, il n'a confessé son malheur qu'à la mer, cette grande berceuse des âmes souffrantes. Maintenant il est calme, résigné, aussi loin du désespoir que de l'oubli.

Là-bas, à 2000 lieues de lui, dans cette petite Chaumière blottie sous un nid de verdure, la comtesse a dû prendre tristement son parti de la perte de son seul enfant. Ce n'a pas été sans lutte ni même sans remords. Dans la complète ignorance d'un crime qui l'avait rendue veuve et dont la honte, rejaillissant sur Catherine, avait déterminé son malheur et sa mort, Mme de Trélor s'interrogeait sur le passé, pensant

parfois qu'elle avait été trop dure. Qu'aurait-elle dû faire, alors ?..... Accueillir cette héritière d'une famille ennemie comme la fille rêvée par elle, la femme digne de son fils, qu'elle eût vue avec joie lui succéder dans son titre et son rang ? Et, cela, après l'affront qui avait récompensé la générosité de sa démarche première ?..... Elle ne devait, ne pouvait y songer. N'était-ce pas assez de donner son consentement forcé au mariage, pour éviter à René un scandale qui l'aurait atteint aussi bien qu'elle ?..... Et depuis ? N'avait-elle pas attendu jour par jour, heure par heure, une lettre, un signe qu'elle ne pouvait faire, un mot qu'elle ne pouvait dire, et qui, tombé des lèvres de ces deux enfants, leur eût ouvert ses bras ?..... Non, rien ! ni le jour du mariage, ni le séjour à Trélor et le départ subit pour le Midi, ni la naissance de sa petite-fille, ni la mort de Catherine et le départ de René, rien ne lui a été appris que par la rumeur publique, par des bouches étrangères. Même en partant pour sa longue campagne, il n'a voulu laisser aucune trace de sa route, et a même pris soin de dérober à sa mère l'endroit où il a laissé, orpheline, en des mains mercenaires sans doute, cet enfant qu'il devait cependant tant aimer.

Le sceau révélateur d'une existence brisée a frappé de son empreinte le visage de la comtesse Hermine ; il n'a pu altérer les traits de son immuable beauté. L'âge et le chagrin les ont burinés ; on y lit en lettres ineffaçables ces deux mots : *Jamais plus !* Elle pourra revoir son fils, elle ne retrouvera pas le René des anciens jours..... C'est bien fini.

—Eh bien, non, ce n'est pas fini ! se dit Marcelle. Ce vaillant champion du foyer, ce petit lutteur infatigable pour le bonheur des siens, espère encore. René reviendra bien un jour ou l'autre, on peut en être sûr. Mais à qui a-t-il confié la petite Anne ?..... Il a eu honte sans doute de remettre aux mains de la comtesse de Trélor la fille de Marguerite Ferrand. Mais alors où est elle ?..... C'est encore un mystère à éclaircir. En tout cas, il ne peut l'oublier. Il ne peut oublier sa mère, ni moi, ni son pays même, car il semble qu'on doive toujours être attiré malgré soi là où on a souffert et aimé..... Attendons et espérons. L'avenir ne peut rien nous amener qui ne soit plus heureux que le présent..... D'ailleurs Trélor est toujours là-haut, sombre et fermé, sur la colline. C'est à moi d'organiser une surveillance alentour. J'aurai ma petite police, et personne ne pourra en approcher sans que je le sache.

Cependant un petit héritage inattendu est venu relever la situation précaire de Mme de Trélor. La Chaumière a pu être réparée, ce dont elle avait grand besoin. Tout autour d'elle a pris un air, sinon de luxe, au moins d'aisance relative. Mais ce n'est pas à un embellissement, jugé bien inutile, de sa demeure, que la comtesse a consacré ce

modeste surcroît de ressources. Toute son ambition se bornait à reprendre le rôle de bienfaitrice des malheureux qu'elle avait dû abandonner en quittant Trélor. Marcelle s'est faite son lieutenant dans cette guerre à la pauvreté, et entre ces deux femmes, c'est une rivalité à qui fera le plus de bien, une ardeur de sœur de charité à découvrir quelque famille indigente pour la secourir. Y a-t-il lieu de s'étonner si elles trouvèrent dans cette tâche volontaire un véritable charme et comme un soulagement à leurs peines ? Le malheur et la misère sont frère et sœur ; ils peuvent, l'un l'autre, se soutenir et se consoler.

La comtesse Hermine, étant allée une après-midi d'été, au bourg de Trélor, aperçut, à l'entrée du grand pont de pierre, Marcelle qui revenait de l'autre côté de la Loire. Cette rive du fleuve est assez déserte, la comtesse n'y connaissait personne, et de plus, l'apparence de fatigue, le costume légèrement en désordre, les chaussures poudreuses de la jeune fille, semblaient annoncer qu'elle venait de faire une longue route en plein soleil et en pleine poussière. Sa tante l'interrogea.

Elle rougit beaucoup, sans doute sous l'action de la chaleur.

— Ne me grondez pas, chère marraine. J'ai découvert une famille si malheureuse que j'ai voulu sans tarder lui porter secours.

— Bien loin d'ici ?

— Oh ! très loin... Trois lieues au moins. Vous ne pourriez y aller à pied.

— Ce sont donc des gens bien intéressants pour que tu ailles les visiter à une si grande distance ?

— Intéressants !..... Je crois bien ! J'ai été émue aux larmes en entendant le récit de leurs malheurs.

— Je ferai atteler et j'irai les voir.

— Non !... non, chère tante, dit vivement Marcelle.... Ils viendront un jour à la Chaumière, et vous ne pourrez vous empêcher de les aimer quand vous les aurez vus..... Permettez-moi de ne pas vous en dire davantage.

Mme de Trélor pensa que la charité a sa pudeur, et n'insista pas. Les deux femmes rentrèrent au logis.

Deux jours après, la comtesse écrivait seule dans sa chambre, les volets mi-clos contre la chaleur du jour, quand sa nièce entra, et d'une voix mal assurée :

— Chère marraine, dit-elle, voulez-vous en savoir plus long sur ma course d'avant-hier ?

— J'ai confiance en toi, Marcelle, tu le sais. Mais si tu tiens à me donner des détails sur tes protégés inconnus...

— Oui..... D'abord installez-vous dans votre fauteuil, et laissez-moi me mettre bien en face de vous....., comme cela.

Marcelle s'assit sur un tabouret aux pieds de sa tante, et lui posa ses mains jointes sur les genoux, dans une attitude déjà suppliant.

—Que de cérémonies ! dit la comtesse en souriant. Ce sera donc bien long !

—Ah ! C'est toute une histoire..... Figurez-vous que ce pauvre homme vit tout seul avec son enfant.....

—Un homme seul ?..... Mais est-ce bien convenable que tu ailles ainsi ?.....

—Oh ! il est veuf..... d'ailleurs bien élevé, très supérieur à sa situation actuelle. Son père....., brave paysan jadis à son aise, s'était ruiné, et lui, resté orphelin, se sentant jeune, actif, intelligent, embrassa la carrière de..... de commerçant, au loin, très loin, aux colonies..... Il a beaucoup voyagé, revenant de temps à autre dans son pays.

—Ici !..... en Touraine ?

—Non..... non. En..... en Bretagne, je crois. Pendant un séjour qu'il y fit, il connut une jeune fille très riche, mais de condition très inférieure, et qui sut le rendre amoureux d'elle, ne cherchant à l'épouser que pour son titre.

—Comment, son titre ! Mais son père était paysan, m'as-tu dit !....

—Ai-je dit son titre ?.... Je voulais dire son rang, sa position. Le seul obstacle à son mariage était le refus de sa mère à donner son consentement.

—Sa mère ?..... Mais il était orphelin !.....

—J'ai dit orphelin ?..... Ah ! oui....., de père seulement. Epris jusqu'à la folie de cette fille qui l'entourait de toutes les séductions, il passa outre..... Oh ! il a eu tort !

—Grand tort, dit gravement la comtesse.

—Il en fut bien puni, reprit Marcelle. La femme à qui il avait sacrifié sa famille, son repos, son avenir, tomba malade et mourut, lui laissant un enfant. Fou de douleur, n'osant plus revoir ceux qu'il avait abandonnés, il confia ce cher petit être à des étrangers, et repartit pour les pays les plus lointains, espérant en route, non pas perdre le souvenir,—il ne l'eût pas voulu,— mais recouvrer ses forces et retremper son courage. Rien, dans ces voyages qui l'avaient tant charmé, n'a pu cette fois le distraire. Rien n'a pu combler le vide affreux de ce cœur si plein d'amour autrefois. Et le voilà aujourd'hui, après une longue absence, de retour au pays, se cachant aux yeux de tous, enfoui dans une demeure de pauvre, à deux pas de sa mère qu'il tremble et brûle à la fois de revoir, pour implorer son pardon..... N'est-ce pas, ma chère tante, que c'est une bien malheureuse situation ?

—Mais, fit la comtesse en éveil, tu m'as dit qu'il était de Bretagne.

Marcelle se tut, toute rouge et comme prise en défaut.

—Oui....., de Bretagne....., ou d'ailleurs peut-être. Mais....., mais sa mère est ici.

—Ah ! sa mère est.....

A son tour, Mme de Trélor s'arrêta, jetant à sa nièce un regard qui la démonta tout à fait.

—Voyons, Marcelle, je n'y comprends plus rien..... Il se cache, dis-tu ?

—Pour une raison bien simple. Il possède dans les environs une très jolie demeure, mais ne peut s'y montrer, comptant bien repartir sans être reconnu, s'il n'obtient pas le pardon qu'il implore. C'est pour cela qu'il habite, à quelques lieues d'ici, chez une vieille servante à qui il avait confié sa fille.

—Ah !..... c'est une petite fille ?

—Oui.

—N'as-tu pas dit aussi que ce... que cet homme avait épousé une femme riche ?... Sa fille, au moins, n'est donc pas pauvre... et tu vas secourir ces gens-là ?

—Mais, pas en argent, chère tante !... Ils en ont plus que nous... Tenez ! voici en deux mots ce que j'ai promis de faire pour cet homme si malheureux, c'est d'aller me jeter aux pieds de sa mère... et Marcelle s'agenouillait insensiblement devant la comtesse, et de lui dire :— Il vous a résisté, il vous a abandonnée, il vous a fait souffrir... Il a bien souffert, lui aussi, et vous a toujours aimée..... Vous, avez-vous pu l'oublier ?..... L'enfant prodigue est revenu, repentant, accablé de remords, brisé par les plus dures épreuves..... Soyez clémente !..... Un simple élan de votre cœur maternel, et il retrouvera, sinon le bonheur perdu, au moins la paix avec lui-même..... Un seul mot de pardon, et vous le verrez tomber en pleurant à vos pieds.

—Que dis-tu, Marcelle ?..... C'est là l'histoire de René !..... Est-ce que je rêve ?..... Non !..... René est là, près d'ici ?..... Ce serait trop cruel si ce n'était pas vrai !..... Qu'il vienne donc, le malheureux enfant !.....

Sans rien dire, la jeune fille courut à la porte, l'ouvrit toute grande, et dans le cadre de pleine lumière qui illuminait le vestibule, la comtesse, défaillante d'émotion, eut, avant de fermer les yeux, la vision de son fils, s'avancant tremblant de crainte et de joie, et tenant une enfant blonde et rose par la main..... Une minute après, René sanglotait aux pieds de sa mère, lui prenait les deux mains dans les siennes, et les couvrait de ses baisers et de ses larmes. Comme frappée d'une idée subite, la comtesse saisait la petite Anne toute étonnée, la contemplant un instant avec anxiété, et reconnaissant à n'en pas douter les traits particuliers à la beauté traditionnelle des Trélor, l'attira sur son cœur, et confondit deux têtes, bien chères désormais, dans un même et long embrassement.

Les hôtes de la Chaumière ont repris leur vie simple et calme d'il y six ans. Las des épreuves de la mer comme des orages de sa vie, René a donné sa démission et, recouvrant sa liberté, a pris la ferme résolution de se consacrer aux siens. Il a rouvert sa chambrette d'étudiant, et parfois, au milieu des objets familiers qui l'entourent, de ses meubles et de ses livres, en vue de ce petit jardin où il a si souvent joué avec sa petite cousine, il serait tenté de croire que les dernières années de son existence n'ont été qu'un long et pénible rêve, si ses visites quotidiennes au cimetière de Trélor ne le rappelaient à la réalité, et si un souvenir toujours vivace ne hantait souvent son cœur trop plein naguère d'un être adoré, pour qu'il put se reprendre, de longtemps, aux tentations de la jeunesse.

Pendant qu'une ère de paix et de joie relative s'est inaugurée à la Chaumière, le superbe Trélor, fermé, silencieux, endormi dans la verte ceinture de son parc négligé, a pris peu à peu l'aspect mélancolique des manoirs abandonnés. Nul ne peut songer à l'habiter, et il ne rouvrira ses portes un jour que devant cette enfant devenue grande, dont la petite tête se couronne déjà du double héritage d'un grand nom et d'une grande fortune. Quant à la comtesse, elle n'a même pas voulu franchir une seule fois la grille d'entrée de son ancienne demeure. Elle a pardonné à tous, morts et vivants, elle n'a pas fait grâce au château.

Un autre sujet d'inquiétude poursuit encore cette noble femme, à qui l'existence s'est montrée si dure. Depuis qu'elle considère sa tâche terminée, Marcelle, préparée par l'exercice de la charité à un genre de vie plus austère encore, a souvent manifesté son intention de se consacrer tout à fait à Dieu. La comtesse Hermine a remarqué d'ailleurs que les jours où René semble un peu renaître à l'espérance, sa cousine parle beaucoup moins de ses projets de retraite absolue ; mais que, si le jeune comte retombe sous l'empire de ses sombres pensées, la pauvre fille annonce décidément à sa tante sa ferme intention de partir.

Alors la petite Anne arrive, prise d'un de ces gros chagrins pour un rien qui font sangloter les enfants. Et ce n'est ni vers cette grand-mère qui l'effraie encore un peu, ni vers ce père attristé trop souvent, qu'elle vient demander aide et protection. C'est à Marcelle qu'elle accourt, Marcelle qui l'enlève dans ses bras et la console par un baiser. La comtesse souriant à cette scène familière, attire à son tour la jeune fille à elle, et lui montrant la pauvrete qui retourne gaiement à ses jeux accoutumés, lui dit doucement à l'oreille :

—Et celle-là..... crois-tu qu'elle te laissera partir ?.....

TRAVAUX DE L'UNIVERSITÉ JOHN HOPKINS ET DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES EN AMÉRIQUE ⁽¹⁾

I.—La société américaine dans les Etats primitifs en est arrivée à ce point de développement intellectuel où les études scientifiques trouvent des esprits curieux pour les cultiver ou au moins pour s'y intéresser. Les sciences naturelles devaient dans ce magnifique pays attirer tout d'abord l'attention et grouper les premières les adeptes. Elles tiennent encore aujourd'hui la plus grande place dans les publications des deux plus anciennes sociétés savantes des Etats-Unis, le *Smithsonian Institute* de Washington, qui est connu dans le monde entier, et l'*American philosophical Society* de Philadelphie, dont Franklin fut un des fondateurs. La science sociale a eu son tour, et l'*American social science Association*, qui est organisée sur le modèle de la *British Society for promotion of science*, et qui tient ses assises périodiquement dans les principales villes de l'Union, a déjà publié des travaux fort remarquables.

Les sciences historiques devaient être les dernières à intéresser ce peuple, qui vit si puissamment dans le présent et escompte l'avenir de son continent avec tant d'ardeur. Leur heure est venue cependant quand il s'est formé des classes ayant le loisir, aimant à remonter dans le passé de leur propre famille, et surtout s'étant développées au contact de la haute éducation européenne. Les Sociétés historiques du Massachussets, de New York, de Connecticut, de Pensylvanie, du Maryland, de la Caroline du Sud, l'*American antiquarian Society*, la *Société historique de Québec*, ont fourni de précieux contingents à la science. Entre toutes ces institutions, une des plus remarquables est la *John Hopkin's University* de Baltimore, ainsi appelée du nom de son fondateur qui, en outre de ses chaires de haut enseignement, consacre des fonds considérables à la publication d'*essais* sur les sciences historiques et politiques. Ces essais sont publiés sous forme de fascicules

(1) Du *Polybiblion*, livraison de mars.

in-8 répartis en séries : il en a paru déjà vingt-quatre (1). Tous ne sont pas d'une valeur égale ; mais quelques unes contiennent des études de premier ordre sur l'histoire des institutions américaines. Nous citerons seulement les quatre premières de M. H.-B. Adams, sur l'*origine germanique des townes de la New-England*, les *Constables normands en Amérique*, les *Tithingmen Saxons en Amérique*, les *Communautés villageoises de Cap Ann et de Salem*.—Les anciens *Manoirs du Maryland* et les *institutions paroissiales* de cet Etat, les *terres communes de East Hampton dans Long Island* ont fourni à deux autres écrivains la matière d'études non moins intéressantes.

Nous ne pouvons les analyser ici : nous dirons seulement qu'elles ouvrent des horizons tout nouveaux à l'histoire des colonies américaines en montrant, contrairement aux théories préconçues de Tocqueville, que les fondateurs de Massachussets comme du Maryland n'avaient pas l'intention de constituer un ordre social nouveau, mais étaient au contraire guidés dans leurs établissements lointains par la tradition historique et sociale de la mère-patrie.

Les nouveaux Etats qui se forment dans l'Ouest depuis le commencement de ce siècle, ont eux aussi une histoire que les collaborateurs de la *John Hopkins University* ont la bonne pensée de recueillir dans les documents dispersés un peu partout et surtout dans des souvenirs et des traditions qui disparaissent plus vite encore, sous le flot incessamment renouvelé des idées et des hommes, dans le Nouveau-Monde que partout ailleurs. Dans cette série d'études, celles consacrées aux *Towns indiens, français et anglais de l'Ohio*, aux *institutions anglaises françaises du Wisconsin* ont un intérêt si particulier pour nous que nous devons au moins les mentionner.

II.—Le deuxième fascicule de la seconde série que nous venons de recevoir, et qui est intitulé : *Les lois territoriales des districts miniers*, touche à la fois à l'histoire et à la science sociale. L'auteur, M. Charles Howard Shinn, rappelle en effet un passage que nous avons remarqué dans l'évangile du socialisme américain contemporain, le *Progrès et la Pauvreté*, dans lequel Henri George invoque à l'appui de sa thèse contre la légitimité de l'appropriation privée du sol les usages établis spontanément parmi les mineurs dans les placers aurifères.

Ces usages sont fort curieux et valaient assurément la peine d'être recueillis parmi les survivants de l'époque de la fièvre d'or 1848-1849. C'est ce qu'a fait M. Charles Howard Shinn, avec une méthode parfaite et au prix d'une somme considérable d'investigations.

(1) Ces publications sont faites à Baltimore chez N. Murray, agent de l'*Hopkin's University* ; mais l'on peut aussi se les procurer à Londres, chez Putnam's Sons. Le prix de chaque fascicule varie de 25 à 50 cents (1 fr. 25 à 50). La souscription à une série de douze fascicules est de trois dollars (15 fr. 75).

Il nous montre ces aventuriers, qui se réunissaient de tous les points du globe avec une rapidité prodigieuse dès que le précieux métal était signalé, établissant au bout de quelques jours un gouvernement rudimentaire approprié à leurs besoins. Les *placers* et les gîtes de quartz aurifères étaient en effet situés dans des lieux déserts où il n'y avait aucune autorité constituée ni aucune organisation sociale. Le procédé employé était la convocation dans le *saloon* le plus vaste du lieu, d'une assemblée générale de tous les hommes réunis sur le *placer*, des *freemen* comme ils s'appelaient. Là on faisait les règlements ou lois dont on avait un besoin urgent, et on élisait un pouvoir administratif. C'était, dans les localités où les gens de la New-England dominaient, un *Committee* de cinq membres, chargé d'arbitrer toutes les disputes moyennant un salaire fixé à l'avance, et, là où les hommes de race espagnole étaient les plus nombreux, un *alcade* dont les pouvoirs étaient beaucoup plus absolus, mais qui cependant pouvait toujours être déposé par l'assemblée générale. Voilà certainement un des plus curieux exemples de formation spontanée du pouvoir, de *pacte social* que l'histoire réelle enregistre ! En 1866, il y avait environ un millier de *camps* de mineurs ainsi organisés. Leur nombre a depuis lors diminué dans les anciens districts, mais de nouveaux camps se forment journellement dans les mêmes conditions sur les gîtes découverts récemment. En appendice, l'auteur publie les *Placer Laws of Cœur d'Alène district*, dans l'Idaho, qui datent de 1884.

Les lois votées par ces assemblées avaient pour objet de déterminer les conditions que devait remplir l'occupation d'un terrain aurifère pour s'imposer au respect des survenants : elle devait être indiquée par un signe apparent, généralement un avis écrit ; mais surtout elle était limitée à un très petit espace. Le *claim* n'avait pas plus de dix pieds carrés dans les premiers placers d'alluvion, ceux de la Nevada ; — plus tard ils furent portés à quarante et à cent pieds, quand les gîtes superficiels commencèrent à s'épuiser. Le défaut de travail effectif pendant un délai fort court faisait perdre ce droit rudimentaire de propriété. Les lois de la plupart des camps de mineurs défendent de retenir un lot pour un absent ou de réunir plusieurs lots par achat dans la même main. La plupart attribuent double lot au *prospector* qui a découvert la mine.

Voilà quel était leur principal objet. A côté de cela elles empêchent d'occuper exclusivement le passage (*canon*) qui donne seul accès à une vallée ; elles règlent l'usage des eaux nécessaires pour laver les sables et statuent sur le déplacement des chemins et des habitations qui gêneraient les recherches des mineurs.

Cette législation s'appliquait d'abord exclusivement à des placers où l'on trouvait des *pépites* (*nuggetts*) dans les sables d'alluvion : ce là

l'espace si resserré des lots de mineurs. Quand on exploita des quartz aurifères, il fallut naturellement reconnaître aux *claims* une étendue plus large, allonger les délais pendant lesquels le droit du possesseur était conservé indépendamment de l'exploitation effective, et surtout régler la manière dont ces *claims*, à la superficie si étroitement délimitée, s'étendraient dans le sens de la couche de quartz.

On est étonné de la simplicité et du sens pratique avec lequel les mineurs réglèrent ces questions si délicates. Ce qui est non moins remarquable, c'est la spontanéité avec laquelle se formèrent les associations indispensables même dans cette période tout à fait primitive. Il ne pouvait s'agir ici que d'association de travailleurs ; mais on admit bientôt sur les gîtes de quartz que les possesseurs de *claims* contigus pouvaient, en concentrant leur travail en société sur le lot de l'un d'eux, conserver leurs droits sur les autres *claims*. Puis ce furent des associations pour amener l'eau nécessaire. Souvent on exécutait ces aqueducs, en comptant chaque jour de travail comme une part, une action, dans la propriété de l'eau amenée.

A lire l'intéressant mémoire de M. Charles Howard Shinn, il semble que ces camps de mineurs n'aient pas été le théâtre d'autant de meurtres et de scènes de violence qu'on le dit généralement. Il constate que le repos du dimanche était généralement observé dans ces foules assoiffées d'or. Quand même beaucoup de mineurs se livraient ce jour-là au jeu et à la débauche, il n'y en a pas moins là un fait qui témoigne bien haut en l'honneur du peuple américain.

Ces règlements sur l'occupation des terrains miniers ont été reconnus par la jurisprudence comme légaux. Aujourd'hui encore ils valent comme détermination de la possession sur les terres publiques qui sont encore inoccupées, et constituent un titre légal à la *présomption* en faveur de l'occupant.

Il y a plus : les lois des Etats-Unis de 1866 et 1872, sur les terrains renfermant des gîtes métalliques (par opposition aux gisements de loi), se sont inspirées en grande partie de cette loi des mineurs. L'étendue des *locations* de ces terrains est strictement limitée à quinze cents pieds de longueur de la veine ; sa longueur, suivant les *règlements locaux*, varie entre vingt-cinq pieds au minimum et trois cents au maximum. L'exploitation dans certaines conditions est nécessaire pour maintenir le droit de l'acquéreur. Mais quand ensuite le terrain fait l'objet d'une *vente*, la propriété perpétuelle est constituée, car ces dispositions, on le verra dans un instant, ne s'applique qu'aux *locations* temporaires et provisoires.

Cette législation spontanée des mineurs américains n'est pas unique dans l'histoire, comme le suppose l'auteur de ce mémoire. On en trouve une semblable pour les gîtes diamantifères du Cap, et l'on doit

regretter qu'il n'ait pas connu l'intéressante note sur la région diamantifère de l'Afrique australe de M. Chaper. (Paris, G. Masson, 1880, in-8.)

L'ancienne législation espagnole sur les mines, qui a été remplacée par une législation semblable à notre loi de 1810, il y a peu d'années seulement, organisait à peu près les *pertinencias* comme les *claims* des mineurs de la Californie et du Nevada. Aussi il est à croire que beaucoup de ces mineurs, étant d'origine espagnole, ont pu importer certaines traditions dans cette organisation si originale à première vue. Nous engagerions même l'auteur américain à étudier les coutumes des mines européennes antérieures au quinzième siècle, c'est-à-dire à l'ère des galeries transversales d'épuisement ; il serait étonné de la similitude de ces coutumes avec les faits qu'il a observés dans l'Amérique contemporaine.

Ces faits ne prouvent absolument rien contre le principe du droit de propriété, quoi qu'en ait prétendu Henri George. La propriété des mines a toujours été réglementée d'une manière spéciale, à cause du caractère tout particulier de *don gratuit* de la nature qu'elle présente à l'origine. Mais dès que les couches superficielles ont été épuisées, qu'il a fallu un travail de longue haleine, c'est-à-dire l'emploi du capital, toutes les législations, y comprise celle des États-Unis, ont dû appliquer plus ou moins, à l'exploitation des mines, le régime de la propriété perpétuelle et héréditaire. La transformation graduelle de la législation spontanée des mineurs, que nous indiquons tout à l'heure, est déjà une preuve de cette *loi économique naturelle*.

III—La *John Hopkins University* nous envoie en même temps un autre fascicule, intitulé : *Les rudiments de la société chez les enfants*. Un professeur, M. John Johnson, décrit minutieusement les usages observés par les élèves d'un collège situé dans le Maryland, le *Mac Donogh Institute*, qui a à sa disposition un parc de 800 ares en forêts, et où, à la différence des malheureux internes de nos lycées, les élèves peuvent librement chasser et jouer. Si le professeur américain avait décrit ces jeux avec *humour*, nous lui saurions gré d'avoir fait connaître les mœurs scolaires de l'Amérique, et de nous avoir fourni des éléments de comparaison avec les nôtres. Mais M. Johnson est comme le monsieur à système que rencontre Topffer dans un de ses *Voyages en zigzag*. Il a le cerveau fatigué par la lecture mal digérée des ouvrages de John Lubbock, d'Évans et autres érudits *en sauvagerie* ; il mêle à cela les théories de Darwin, et prétend trouver dans les usages spontanés des collégiens américains des phénomènes d'atavisme, qui reproduisent les formes par lesquelles les sociétés humaines ont passé dans le cours des siècles. Nos polytechniciens et nos élèves de Saint-Cyr ne se doutent pas, assurément, que leurs *brimades* fourniront un jour aux disciples

de Darwin et de Lubbock des matériaux *d'un prix inestimable* pour la *sociologie*.

Cet opuscule est un des exemples de la dépense inutile de travail et de papier à laquelle peuvent entraîner les déviations de l'érudition. Il est heureusement unique en son genre dans la collection de la *John Hopkins University*. Sa troisième série d'études, qui est en voie de publication, doit avoir pour objet les institutions actuelles des États-Unis. On annonce comme sous presse des études sur le *Gouvernement local en Virginie*, sur les *lois territoriales de la New-England*, sur le *Gouvernement municipal de Baltimore*, dues à des hommes très compétents et qui auront une valeur scientifique incontestable.

IV.—Ces pages étaient écrites, quand nous avons reçu le programme d'une nouvelle société historique bien digne, par l'objet qu'elle poursuit, de nos vives sympathies : c'est l'*American Catholic historical Society*, qui a été fondée le 4 juillet dernier, 108^e anniversaire de l'Indépendance des États-Unis, dans le but de servir de centre de communication à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire du catholicisme, de recueillir tous les documents manuscrits et imprimés relatifs à l'histoire de chaque diocèse, d'établir une bibliographie catholique complète des États-Unis, de former à Philadelphie une bibliothèque et un musée historiques, enfin de patronner les publications relatives à l'histoire ecclésiastique du pays. Elle fait remarquer que beaucoup de matériaux précieux pour cette histoire ont péri faute d'un centre qui les recueillit, et que maintes assertions erronées ont été mises en circulation, faute d'être contrôlées par des hommes compétents. Jadis chaque diocèse, chaque abbaye avait son historiographe et faisait tenir régulièrement des chroniques, qui sont devenues les sources les plus précieuses pour la connaissance du moyen âge. Aujourd'hui la vie est si compliquée qu'un seul homme ne suffit plus à la tâche : il faut la collaboration d'un groupe de savants, et surtout la perpétuité d'efforts que peut seule réaliser une société. L'*American Catholic historical Society* fait appel non-seulement à toutes les sociétés catholiques américaines, en leur demandant de lui envoyer des notices sur leur fondation et leur histoire, mais encore aux savants chrétiens de tous les pays. Les communications doivent être adressées au secrétaire M. F. X. Reuss, n^o 3643, Market Street à Philadelphie. La cotisation des membres titulaires est fixée à cinq dollars par an, celle des membres correspondants à deux dollars.

L'*American Catholic historical Society* émettait le vœu qu'il fût formé dans chaque diocèse une société historique locale correspondante. La *Catholic Review*, dans son numéro du 31 janvier 1885, nous apprend qu'il s'en est fondé une à New-York, sous le haut patronage de Son Éminence le cardinal Mac-Closkey. Elle a pris le titre d'*United States*

Catholic historical Society. Elle a élargi notablement le programme de la société de Philadelphie, en ajoutant à tous les objets que celle-ci embrasse "la recherche de toutes les preuves du Christianisme, de la vérité catholique, que peuvent fournir l'ethnologie, la linguistique et le développement politique des États-Unis." Si, comme les noms si honorables de ses fondateurs nous en sont un gage, cette société remplit ce vaste programme, ses travaux n'intéresseront pas seulement le continent américain ; ils s'imposeront à l'attention de tout le monde savant.

Dans les travaux de ces sociétés, deux sujets auront un intérêt tout particulier pour le public français. Le premier sera la part si considérable prise par les prêtres français émigrés aux États-Unis pendant la Révolution à la fondation des premiers diocèses et si bien continuée par les missionnaires que notre pays a envoyés jusqu'à ces dernières années où le clergé indigène devient suffisant. Le second sera le rôle de pionniers de la foi rempli par les Canadiens français qui, depuis Joliet et le Père Marquette, n'ont pas cessé de se répandre dans la vallée supérieure du Mississipi et y ont jeté les premiers fondements de la civilisation et de la Religion. Cette étude devra prendre pour point de départ le beau livre de M. Joseph Tassé : *Les Canadiens de l'Ouest* (4^e édition, Montréal, 2 vol. in-8.) Nous saisissons cette occasion de signaler, dans le même ordre d'idées, les remarquables lettres sur les Canadiens des États Unis que publie *L'Étendard* de Montréal sous la signature de *Frontenac*, et les *Légendes du Nord-Ouest*, recueillies par M. Dugast, prêtre de l'archevêché de Saint-Boniface (in 8, Montréal, Cadieux et Dérome, 1884). Elles conservent le souvenir des héroïques travaux apostoliques des prêtres canadiens dans l'immense Far-West canadien.

Le Canada ne tardera pas, nous en sommes sûrs, à prendre une excellente place dans le mouvement pour les études historiques, à côté des États Unis.

CLAUDIO JANNET.

LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite.)

XII

ÉTAT DU GLOBE D'URANUS.—FROID ET TÉNÉBRES.—SAISONS IMAGINAIRES.
—UN MONDE À L'ENVERS DES AUTRES.

La lumière et la chaleur solaire, déjà si faibles en Saturne, ne sont plus en Uranus que 1-368 de ce qu'elles sont sur la Terre. Aussi est-il ridicule, en parlant d'Uranus, de mentionner des saisons et même des jours, quand les calculs nous démontrent qu'en plein midi, cette planète est éclairée comme le serait la Terre par 1584 pleines lunes.

Quant à la chaleur solaire, elle n'empêcherait certainement pas ce globe entier de n'être qu'un dur rocher de glace, même dans les régions les plus exposées au soleil, s'il y avait jamais eu là quelques liquides accessibles au froid. Et dans de telles conditions, quel est l'homme raisonnable qui penserait à introduire en Uranus des étés ou des printemps, des zones torrides ou tempérées, quand même il ne voudrait pas croire à l'état nébuleux de cette planète ?

Que si, faisant abstraction du fait, nous demandions à l'imagination ce qui adviendrait dans le cas où Uranus recevrait du Soleil autant de chaleur que nous en recevons nous-mêmes, nous aurions à nous représenter ses saisons comme tout à fait différentes des nôtres. Et d'abord, elles seraient incomparablement plus longues ; car, une année uranienne équivalant à 84 années terrestres, chaque saison serait de 21 ans bien comptés. Pensez-y ; 21 ans de printemps pourraient sans doute passer, mais 21 ans d'un été tropical ! et qui pis est, 21 ans d'un hiver polaire ! Outre cette longue durée, les saisons en Uranus auraient encore un caractère tout différent des saisons sur la Terre, par suite de la très-forte inclinaison de l'axe de rotation de cette planète sur le plan de son orbite. En Jupiter, comme nous l'avons vu, cette inclinaison est presque nulle. Ce globe immense s'avance dans son orbite, non pas obliquement, comme les autres, mais presque droit, et ayant toujours le Soleil dans le plan de son équateur. Il s'ensuit

que chaque latitude jouit toute l'année du même sourire du Soleil, et partant d'une température uniforme, sans saisons possibles. La Terre au contraire, avec son inclinaison de $23^{\circ} 27'$, amène l'une après l'autre dans le plan de son orbite et sous les rayons perpendiculaires du Soleil, toutes les régions dites tropicales, à $23^{\circ} 27'$ en deçà et au delà de l'Équateur. Ainsi se fait-il que, dans les deux hémisphères, toutes les régions, même celles qui s'étendent des tropiques aux pôles, ont, à différentes époques, une température autre que ne le comporteraient leurs latitudes.

Or, nous le demandons, que seraient ces variations si l'axe terrestre était incliné non plus de $23^{\circ} 27'$ mais bien de 76° , c'est-à-dire trois fois plus qu'il ne l'est, et même davantage ?

C'est en effet avec cette inclinaison que notre Uranus parcourt son orbite. Son axe est presque couché sur elle comme pour frapper avec l'un des pôles, si quelque obstacle venait à se rencontrer sur son chemin. Par suite de là, les régions tropicales s'étendent en Uranus jusqu'au 73^{ème} degré vers les deux pôles. Si notre globe était dans de pareilles conditions, tous les pays les plus septentrionaux de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, même la Nouvelle Sibérie, le Groënland et les rives incertaines de l'océan antarctique deviendraient tout à coup des régions tropicales, verraient, pendant l'été, le Soleil plomber sur la tête de leurs habitants et fondre, par ses rayons de feu, les glaces accumulées durant l'hiver sur leur surface. Les glaces en effet ne manqueraient pas de se former près d'un pôle, même elles s'étendraient sur des régions aujourd'hui tempérées, lorsque le Soleil se serait retiré pour éclairer et réchauffer par sa présence le pôle et l'hémisphère opposés et aurait ainsi laissé ces régions dans l'obscurité et le froid. Que si la lumière et la chaleur du Soleil étaient en Uranus ce qu'elles sont sur la Terre, étant donnée la longueur de son année et de ses saisons plus de 20 ans chacune), quelles ne seraient pas les horreurs de la chaleur et du froid auxquelles seraient soumises les zones de cette planète, tour à tour torrides et glaciales, sans jamais pouvoir être dites tempérées !

Mais nous errons et nous n'explorons plus, quand nous suivons ainsi les rêves de notre imagination. Observons plutôt les merveilles nombreuses et variées que l'art divin a semées dans le monde d'Uranus.

En regardant Uranus d'une station plus rapprochée de lui que la Terre, nos compagnons de voyage y remarqueraient bientôt, sans l'aide d'un télescope, non pas une, mais deux et même trois singularités qui induiraient à regarder ce monde, et il l'est en effet, comme construit à l'envers des autres. D'abord, ils verraient, ce qu'ils n'ont jamais vu à l'œil nu de notre planète, qu'à une distance variant entre 196 et 600

mille kilomètres, il y a quatre lunes ou satellites qui accomplissent, les unes en 49 heures, les autres en 13 jours, leurs révolutions mensuelles autour de ce globe. Pour qui vient de Saturne et y a observé un tout autre éclat d'ornements et un tout autre luxe de courtisans, ni leur présence, ni leurs noms étranges d'Ariel, Umbriel, Titanie et Oberon, ne seront choses bien remarquables. Mais ce qui ne manquerait pas de frapper un observateur à l'œil exercé et à l'esprit inquisitif, c'est la marche de ces satellites uraniens, toute différente de celle fournie par leurs voisins en Saturne.

En premier lieu, il ne verrait pas sans étonnement ces lunes tourner sur un plan presque vertical à celui de l'orbite, tandis que tous les astres (ceux que nous avons vu en Saturne et en Jupiter, et notre Lune elle-même) font leur révolution autour de leur globe sinon parallèlement à son orbite, du moins en formant avec elle un angle presque imperceptible. Par conséquent, si un observateur se plaçait sur un point de l'orbite terrestre et s'il regardait notre planète quand elle s'avance du fond de l'horizon, il remarquerait à peine que la Lune décrit une ellipse autour de la Terre. Cette ellipse vue de fil lui apparaîtrait comme un mouvement rectiligne d'abord de droite à gauche et ensuite de gauche à droite. Il en serait de même de toutes les autres planètes.

Le cas est tout différent pour Uranus. Placés de la même manière pour l'attendre dans sa carrière, comme nous verrions ce colosse s'avancer vers nous la tête en bas avec un de ses pôles en avant, de même aussi nous verrions ses satellites décrire sans cesse autour de lui des cercles se déroulant en spirales et qui nous apparaîtraient dans toute leur étendue. Spectacle, certes, bien capable d'exciter en nous la terreur et l'admiration !

Pour que nos vaillants explorateurs pussent remarquer cette singularité d'un monde qui marche, d'après nous, en désordre, il suffirait que leur guide les plaçât, comme c'est d'ailleurs son devoir, au point précis où cette perspective leur fût donnée. Il pourrait d'ailleurs se dispenser d'expliquer cette apparente bizarrerie d'Uranus, car chacun voit facilement qu'elle se lie intimement avec l'inclinaison extraordinaire de cette planète sur son orbite. Comme tous les autres, les satellites uraniens tournent autour de leur planète à peu près dans le plan de son équateur. Puis donc que le cercle équatorial d'Uranus se meut presque verticalement par rapport à son orbite; il est évident que ses satellites doivent, eux aussi, former sur l'orbite des plans presque verticaux.

Reste une dernière singularité de ce monde renversé, et elle ne saurait échapper aux regards de tant d'observateurs attentifs. C'est elle surtout qui nous montrera combien ce monde est fait à l'envers des

autres. Pendant que tous les autres satellites, la Lune par exemple, font leurs révolutions autour de leurs planètes du couchant au levant et se conforment au mouvement diurne de l'astre principal, les satellites d'Uranus tournent, au contraire, du levant au couchant. On en conclut, dans l'impossibilité où l'on est, par suite de l'éloignement de cette planète, de l'observer directement, que le mouvement diurne d'Uranus suit la même direction.

A quelle cause peuvent s'attribuer ces singularités qui font d'Uranus un monde si différent des autres ? Les physiiciens démontrent par l'expérience, en faisant tourner sur elle-même une goutte d'huile, que la marche des autres planètes s'explique parfaitement par l'hypothèse d'une nébuleuse primitive, qui se serait mue sur elle-même et de laquelle tous ces corps se seraient détachés, pour former autant de globes animés d'un mouvement semblable. S'il en est ainsi, il nous faut supposer que cette formation s'est faite au commencement d'une manière très-orageuse, puisque les deux planètes les plus éloignées, Uranus et Neptune, ont été si violemment disloquées. Mais comment pourrions-nous retracer clairement les bourrasques de cet océan sans limites, nous, qui ne pouvons même pas suivre les tournants d'un tout petit ruisseau ?

XIII

LA DÉCOUVERTE DE NEPTUNE.

Le 18 septembre 1846, un jeune mathématicien français, qui n'avait encore fréquenté aucun observatoire et qui s'était jusque-là confiné dans l'étude exclusive des formules astronomiques et des observations faites par d'autres, écrivait au docteur Gall, de l'observatoire de Berlin, pour l'inviter à pointer son télescope sur le 5° degré *est* de l'étoile *delta* du Capricorne, par le 336° 32' de longitude. " Là, lui disait-il, doit se trouver une planète non encore observée, mais réclamée nécessairement par la théorie moderne sur le système astronomique."

Gall reçut la lettre le 23 du même mois, et, le soir venu, ayant fixé avec son télescope la région du ciel indiquée, il y découvrit un astre dont nulle carte sidérale ne faisait mention, et qu'il reconnut immédiatement être une planète, à la rondeur et netteté de son disque. Sa position était celle indiquée, avec une différence de moins d'un degré, c'est-à-dire, la planète était par le 327° 24' au lieu d'être par le 326° 32'.

Ainsi fut découvert Neptune, la dernière planète du système solaire et la plus éloignée. Il n'est pas de guide, quelque habitué qu'il fût à des voyages célestes, qui pût ainsi conduire les astronomes dans un monde inconnu d'eux tous et qu'il ne verrait pas lui-même.

L'auteur de cette découverte, à jamais mémorable dans l'histoire de l'astronomie, puisqu'elle donna le coup de grâce au système de Copernic, fut Louis Le Verrier, jeune encore alors, comme nous avons dit, et simple mathématicien, sans études pratiques d'astronomie. Nous ajouterons une circonstance qui, pour être généralement tue dans l'éloge de Le Verrier et on sait pourquoi, n'en sera que plus agréablement reçue de nos voyageurs. Celui qui découvrit Neptune était un fervent catholique ; et, bien que simple laïque, bien que savant, il gardait, sur son bureau, comme le compagnon inséparable de ses calculs astronomiques, ce Crucifix qu'il tenait à avoir, comme il l'eût de fait en mourant, pour guide dans un voyage bien différent vers les régions célestes.

Combien plus beau, plus sublime et plus scientifique était le culte de Le Verrier pour son Crucifix, que le stupide fétichisme de certains naturalistes, lesquels, en plein XIX^e siècle et au milieu de l'Europe civilisée, retournent à des superstitions mortes partout, excepté parmi les nègres les plus abrutis, s'entretiennent dévotement avec une nature inerte, avec un globe gazeux, avec un satellite pétrifié, et les adorent comme les parties d'un dieu qui n'est pas !

Le prix et l'importance de cette grande découverte de Neptune ne consistent pas seulement en ce qu'elle nous révéla l'existence d'une nouvelle et gigantesque planète, dernière perfection de notre système, ou encore l'immense étendue du domaine solaire que nous savons par là s'exercer à la distance énorme de 4 milliards et 400 millions de kilomètres. La découverte de Neptune devint surtout fameuse pour la manière dont elle se fit, tout à force de calcul et sur le seul principe de la gravitation universelle. Le Verrier en déduisit l'existence de la planète, en décrivit l'orbite et en fixa la position, sans l'avoir jamais vue.

Nous l'avons dit plus haut, par suite des perturbations qu'une planète produit dans l'orbite d'une autre, hâtant son cours quand elles se rapprochent, le ralentissant quand elles s'éloignent, les astronomes peuvent calculer la masse de la planète qui exerce son attraction, si par ailleurs ils connaissent la distance. La raison en est que la gravitation opère en raison directe de la masse et à l'inverse du carré de la distance.

Après avoir jugé ainsi de toutes les planètes, il sembla tout d'abord qu'il n'y avait plus rien à ajouter : les masses calculées se correspondaient et les perturbations de chaque orbite se produisaient en parfaite harmonie. Mais, on ne tarda pas à voir qu'on s'était trompé : les positions réelles d'Uranus, telles que marquées sur les registres des observatoires, ne concordaient plus avec celles voulues par la théorie. On se vit, en fin de compte, forcé de suspecter qu'il y avait quelque

perturbateur inconnu, lequel, perdu entre les millions d'astres scintillants à la voûte céleste, se donnait le malin plaisir de jeter les astronomes dans la confusion, tantôt en ralentissant la course d'Uranus, tantôt en l'accéléralant du fond de sa cachette.

Le perturbateur existait ; mais comment venir à bout de le découvrir ? Quand même on aurait connu sa masse et sa distance, on aurait toujours eu à calculer les positions diverses qu'il eût dû prendre pour expliquer les perturbations d'Uranus. Mais on ne savait rien du tout ; et l'existence même de la planète ne se fondait que sur l'hypothèse de la gravitation. Encore fallait-il être sûr que les lois, observées dans les planètes plus rapprochées du soleil, régissaient aussi Uranus. Et de cela qui pouvait en être certain ?

Le Verrier n'était point de ceux qui, ayant entre les mains une hypothèse bien établie sur grand nombre d'observations, la croient renversée par le seul fait qu'une nouvelle observation semble lui être contraire. Il regarda comme absolument universelle la loi de la gravitation, et ensuite, il chercha un point d'appui solide d'où il pût l'appliquer aux perturbations d'Uranus. Il y a en astronomie une formule, connue sous le nom de Titius son auteur, un astronome du siècle dernier, et laquelle exprime en peu de termes la distance moyenne de toute planète au Soleil. Supposé que cette formule pût s'appliquer à la planète cherchée, Le Verrier arriverait à connaître sa distance ; celle-ci le conduirait à la détermination de sa masse et de ses positions, eu égard aux perturbations d'Uranus. Et ainsi, il pourrait savoir sur quel point précis un astronome aurait à pointer son télescope le jour où il voudrait considérer cet astre.

C'est de cette manière, mais certes non pas aussi facilement que nous pouvons le décrire, que le jeune français tira de sa cachette ce perturbateur d'Uranus et en fit la conquête pour le compte de l'empire solaire. Neptune devint le trophée du système dont peu auparavant il semblait faire la ruine.

XIV

LE GLOBE DE NEPTUNE ET SES SATELLITES. — CE QUE DIT LA SCIENCE TOUCHANT L'HABITATION D'URANUS ET DE NEPTUNE.

Plus nous nous éloignons de notre petite planète et plus nous nous enfonçons dans les immenses profondeurs de l'univers ; plus nous sentons notre esprit et notre imagination saisis de la magnificence de la création, et plus aussi nous nous formons une idée parfaite de la grandeur et de la toute-puissance du Créateur. Ce Neptune, il y a peu d'années encore inconnu et perdu au milieu des millions d'étincelles et

de lumières qui semblent à nos yeux émailler le firmament et rien de plus, finit magnifiquement l'hymne répétée à travers les espaces célestes à la gloire de ce grand Dieu qui fit ce grandiose atome de l'univers qu'on appelle notre système.

Le quatrième entre les colosses planétaires, en ordre mais non en grandeur, Neptune, avec un diamètre plus de 4 fois et un volume 85 fois plus grand que la Terre, s'avance lentement et majestueusement dans la carrière qui lui est assignée. Son orbite mesure en circonférence 27 milliards et 548 millions de kilomètres, et la planète, se mouvant sur elle-même avec une vitesse de 5370 mètres seulement à la seconde, la parcourt tranquillement en 164 ans, 281 jours terrestres. C'est là la durée de l'année en Neptune.

Globe nébuleux comme Uranus, ainsi qu'on peut le conjecturer de sa très-petite densité (à peine 1-5 de celle de la Terre), il jouit aussi, comme cette planète, du privilège de tourner à l'envers des autres ; c'est ce qu'indique le satellite découvert près de lui, et probablement l'un de ceux que la distance seule nous empêche de voir. ♦

Mais la constitution de son atmosphère lui est entièrement propre, comme le démontrent les singuliers caractères que présente sa lumière tamisée par le prisme. Le R. P. Secchi remarque dans le spectre de Neptune trois raies noires principales, la première entre le jaune et le vert, la seconde correspondant à la ligne *b* du spectre solaire et la troisième dans l'azur. De plus, la lumière jaune y est très-vive, mais le rouge y manque tout à fait, tandis qu'elle abonde en vert et en cette teinte *vert de mer* qui lui fit donner le nom de Neptune. Ceci démontre la présence dans cette atmosphère de substances étrangères à la composition de la nôtre, étrangères même à notre globe, car nul gaz, à notre connaissance, n'absorbe ainsi les rayons de la lumière. Neptune est donc, lui aussi comme Uranus, un monde à l'envers du nôtre, et de plus, intrinsèquement différent d'Uranus lui-même. L'artiste divin ne voulait pas être soupçonné d'avoir manqué d'idées neuves et voilà pourquoi il a voulu varier sans cesse ses types !

Il n'est point nécessaire de faire observer ici que le soleil vu de Neptune n'est plus un soleil, mais une étoile nocturne, quoique resplendissant d'une clarté extraordinaire et mesurant un diamètre de 64". En vain, dirait-on, pour augmenter la beauté d'une telle vision, que même ainsi, le soleil brille comme quarante millions d'étoiles de première grandeur ; car cette somme se réduit de fait à la lumière donnée par 500 lunes, c'est-à-dire, à 1-900 de la lumière que nous recevons du Soleil. La chaleur solaire se propage dans le monde neptunien d'après la même proportion. Si nous nous rappelons le froid atroce et les épaisses ténèbres que nous avons trouvés en Saturne, où pourtant l'influence lumineuse et calorique du Soleil arrive dix fois

moins affaiblie, nous n'inviterons pas nos compagnons de route à se jeter, même en imagination, au milieu de l'obscurité de Neptune : ils s'y égareraient, ni encore moins au milieu de ses glaces, car au premier mouvement ils tomberaient engourdis.

Telles sont les notions que possède l'astronomie sur les conditions physiques de Neptune ; telles sont les réponses qu'elle donne à ceux qui lui demandent s'il y a sur cette planète quelques êtres vivants. Elle leur montre Neptune et Uranus comme deux immenses globes très probablement à l'état gazeux, si faiblement éclairés du soleil que leurs midis ne valent pas un de nos crépuscules polaires et si peu échauffés par lui, eu égard à l'éloignement et à l'inclinaison de l'axe, que le cercle glacial du pôle serait un vrai Sahara en leur comparaison. Après quoi, l'astronomie conclut : " Voilà tout ce que je puis vous dire ; et à celui qui me prête davantage, vous pouvez dire avec confiance qu'il se joue de la simplicité d'un étranger dans le pays."

De bon compte, l'astronomie ne décide ni pour ni contre l'existence d'êtres vivants et raisonnables en Uranus et en Neptune. Une seule chose peut se déduire de ses observations, c'est qu'on ne trouve dans ces planètes aucune des conditions de température, de lumière et d'air, indispensables ici-bas à la vie des organismes telle que nous la connaissons.

Mais, dira-t-on, est-ce que des espèces infinies d'organismes, capables de vivre dans des conditions différentes de celles qu'offre la terre, ne sont pas possibles ? Nous répondons : c'est là entrer dans le monde des possibles et sortir de celui d'une science qui se vante d'être positive et de n'admettre que ce qui est prouvé soit par l'expérience directe, soit du moins par l'analogie. La question ici est une question de fait, non une question de possibilité. Or, sur le fait l'observation directe se tait ; et l'analogie, si elle fait quelque chose, contredit. Toute la diversité de conditions auxquelles la vie s'accommode sur notre globe, des cercles polaires aux tropiques, des cimes de l'Himalaya aux profonds abîmes de l'océan, ne peut en rien se comparer à la différence qu'il y a entre notre globe et les mondes célestes. Par conséquent invoquer l'autorité de la science en faveur de la vie planétaire est tout simplement une sottise ou un mensonge.

Est-ce à dire que, pour nous, les mondes planétaires sont tous déserts et que de tous ces mondes il n'y a pas une voix qui s'élève pour louer le Créateur ? Nous ne le disons point ; mais ceci peut se faire de diverses manières, et lesquelles de ces manières sont les plus probables, nous le saurons mieux quand nous aurons accompli notre voyage à travers tous ces mondes.

CHANT DES HIRONDELLES.

Envolons-nous à tire d'aile,
Vers nos séjours chéris
Envolons-nous à tire d'aile
Le zéphir nous appelle,
Dans les vallons fleuris ;

Chantons des hymnes, des berceuses,
Les chansons du retour
Chantons des hymnes, des berceuses,
Nous revenons joyeuses,
Aux premiers feux du jour ;

Laissons nos ailes dans l'espace
Légères, se bercer,
Laissons nos ailes dans l'espace
Sur la brise qui passe,
Doucement reposer ;

Un vert roseau là-bas s'incline,
Sur le flot gémissant
Un vert roseau là-bas s'incline
Et la plage lutine
Le caillou blanchissant ;

Voici des mousses, des feuillages,
De beaux lilas en fleurs ;
Voici des mousses, des feuillages,
Des fleurettes sauvages,
Aux brillantes couleurs ;

Voilà des bosquets, des prairies,
Un ruisseau qui s'enfuit ;
Voilà des bosquets des prairies,
Vers ces touffes fleuries,
Dirigeons-nous sans bruit ;

D'un crin, d'une plume soyeuse
Tressons nos frais séjours,
D'un crin, d'une plume soyeuse
Sous la feuille dormeuse,
Protégeons nos amours !

CHS. M. DUCHARME.

Juin 1884.

LA LITTÉRATURE ET LA POLITIQUE EN ITALIE.

ÉCOLE DE JOSEPH MAZZINI.

Dans toute révolution, derrière la foule qui se meut comme les vagues et les agitateurs vulgaires qui la soulèvent; il y a toujours un meneur dont le cœur est un abîme et dont le bras caché est une redoutable puissance. Sur le premier plan de la scène où s'est joué de nos jours l'unique mystère de l'Unité Italienne, l'histoire verra sans doute un lâche ambitieux, Victor Emmanuel, un diplomate sans conscience, le trop fameux Cavour et un Judas éhonté, Napoléon III; mais derrière, dans les coulisses, dirigeant la machine et en guidant tous les mouvements, elle ne pourra manquer de surprendre l'insaisissable Mazzini.

De fait, Mazzini fut l'âme de la révolution italienne. Garibaldi n'agissait que sous ses ordres et toutes les fois qu'un Orsini faisait éclater une bombe sur le passage d'un adepte suspect ou taxé de tiédeur, il était toujours facile de reconnaître la main cachée qui l'avait poussé à ce forfait.

Nul scrupule ne troublait sa conscience, nulle crainte n'agitait son cœur. Aussi nul obstacle n'entrava ses projets et nulle puissance ne put en empêcher la réalisation. Il put tout, parce qu'il osa tout.

Son Dieu, à lui, ce fut l'Italie; sa fin dernière, l'indépendance politique de sa patrie; ses moyens, tout, même parfois le juste.

Qu'un homme pareil songe à former une école littéraire et à s'en faire ouvertement le chef, et l'on verra bientôt se vérifier à la lettre le mot de Joseph de Maistre: "Les conspirations et les révolutions sont un achèvement vers la barbarie." Une étude même superficielle de la littérature mazzinienne nous en aura bientôt convaincu.

Sans doute, il serait faux de cultiver la littérature pour la littérature et de penser avec Renan que *toute belle phrase est une bonne action*. La littérature, comme d'ailleurs tous les arts, a une fin plus noble à atteindre. Même, pour nous, elle n'a de valeur réelle que le jour où elle est mise au service d'une haute pensée ou d'un sentiment généreux.

Mais il y a loin de là à ce que Mazzini prétendait en faire. Plein de

mépris pour tous les classiques, pour Manzoni lui-même, qu'il appelait des *eunuques de la pensée*, il voulut rendre la littérature italienne une incessante provocation à la révolution armée. Aux jeunes gens il écrivait : "l'art ne doit être qu'un hymne de guerre ; sa mission est de pousser les hommes à traduire leurs pensées en actions..... Il doit transformer les penseurs en apôtres et plus tard en soldats."

Voilà donc, et sans déguisement, le but révolutionnaire vers lequel il dirigea son école, le critère suprême à la lumière duquel il jugera des hommes et des choses. Quiconque aura endossé le manteau écarlate, fût-il un sot, deviendra un génie ; fût-il un forban, il recevra un diplôme de vertu. C'est là l'*Idee* pour cet italien teutonisé et, hors de l'idée, il n'est ni bon sens, ni talent, ni génie sur lequel il ne déverse les épithètes de mystique, de courtisan, de réactionnaire, ou, ce qui résume tout sous sa plume fiévreuse, de revenant du moyen-âge.

Depuis lors, les hommes ont changé, les locutions aussi ; l'esprit révolutionnaire est resté le même. Aujourd'hui les noms de Jésuites, de cléricaux, et d'ultramontés remplacent tous ces vieux mots du jargon révolutionnaire. C'est un progrès dont volontiers nous tiendrons compte à nos contemporains.

On le comprendra facilement, avec un pareil but, Mazzini dut être l'ennemi juré de l'Autriche. Il le fut en effet. Cependant, poussé par les sectes, il détesta le Pape plus encore que l'Autriche. A son exemple, son école littéraire tira de son carquois toutes les flèches possibles contre ce double ennemi. C'était du reste le mot d'ordre : " Cette école, dit-il quelque part, jettera le gant à tout et à tous ; Pape, empereur, oppresseurs étrangers et domestiques. Elle proclamera le principe populaire, le seul qui soit véritablement progressif et national en Italie ; elle aura pour devise : *Dieu et le Peuple.*"

Ainsi, celui qui se faisait complaisamment appeler le *Prophète de l'Idee*, partit d'une triple négation pour en arriver à une réforme littéraire : la négation des traditions nationales, la négation de la religion nationale et la négation des classiques. Luther avait voulu procéder de la même manière en religion et Descartes en philosophie ; tous deux n'avaient, en dépit des crocs-en-jambe donnés à la logique et au bon sens, réussi qu'à créer la confusion et le désordre. Il nous reste à voir si Mazzini fut plus heureux en littérature.

Une loi morale veut que le tyran se trouve toujours sous la peau du révolutionnaire. Mazzini n'y échappa point. En poursuivant son œuvre, il s'aperçut bientôt que "sans théorie déterminée, sans principe souverain, sans *credo* enfin, toute œuvre réformatrice devient impossible dans les lettres tout comme dans la politique. Il se proclama donc le grand prêtre de la littérature et le juge suprême de tous les grands talents. A ses yeux, la barbarie a régné en Italie pendant

cinq siècles, de Charles V jusqu'à lui, et, si vous lui demandez la raison de cette condamnation sommaire prononcée contre des écrivains d'un mérite incontestable, l'agitateur vous répondra : "Leurs écrits respirent l'adulation du pouvoir, la vénération aveugle et étroite du préjugé, la malignité jalouse contre tous ceux dont le cœur brûla d'amour pour la patrie italienne ;" ce qui veut dire, ils ne furent pas révolutionnaires ; donc ils ne sauraient être classés parmi les hommes intelligents.—Que si vous l'interrogez encore et voulez savoir de sa bouche pourquoi lui, non tout autre, fut le vrai père des lettres italiennes, il vous dira, avec l'humilité qui a caractérisé tous ses semblables, que lui mieux que tout autre a pu révéler *les secrètes impulsions et aspirations du grand nombre.*

On connut alors en Italie une maladie dont le Canada est loin d'être exempt : la critique de parti. Comme, chez nous, le talent cesse aux frontières des zones azurées, bleues ou bleuâtres, écarlates, rouges ou rougeâtres sous lesquelles le plus souvent le hasard seul le fit planter sa tente, de même en Italie, de par Mazzini, il fut fait défense d'avoir de l'esprit en dehors du camp révolutionnaire. Ce fut certainement là l'un des coups les plus terribles portés à la littérature italienne : cette critique déloyale découragea des écrivains d'avenir et elle poussa à des hardiesses regrettables plus d'un jeune homme qui eût, sans elle, respecté les règles traditionnelles de l'art.

L'influence de Mazzini, on peut le voir, fut délétère pour la littérature italienne. Elle ne fut pas la seule.

A côté de son école, grandit une autre, celle de Foscolo, ou mieux, de Byron. En voici une peinture exacte, due à l'énergique pinceau de l'un des savants écrivains de la *Civiltà Cattolica* :

"Le scepticisme et la violence sont ses caractéristiques. Les écrivains ne masquent pas leur but. La lutte qu'ils proclament et qui suinte de toutes leurs paroles, c'est la lutte contre le monde entier et contre Dieu lui-même qu'ils accusent en blasphémant de protéger le mal qui triomphe autour d'eux. Leur enthousiasme est plus sur les lèvres que dans le cœur, comme leur patriotisme est plus apparent que réel. Ils répandent la malédiction et la haine beaucoup plus que l'amour, ils adorent la force et méprisent le droit, ils épouvantent plutôt qu'ils n'attirent, ils éblouissent plutôt qu'ils ne convainquent, et quand ils sont fatigués de maudire les hommes et de blasphémer Dieu, ils se roulent dans la boue du matérialisme, comme les Catons du paganisme. Tout, dans leurs écrits, dépasse la réalité ; bons ou mauvais, leurs personnages sont des géants de vices ou de vertus. Leur muse est toujours la haine ou le mépris : pour eux, la fin dernière de l'homme est le néant : "Vivre ou mourir, enseignent les maîtres de cette école littéraire, que nous importe ? La vie et la mort ne sont rien en elles-mêmes."

Théoriquement, cette école va au scepticisme ; mais un instinct du cœur la retient sur le bord du précipice. Quant à la forme, il est clair qu'elle est en complète harmonie avec l'idée dominante de ses principaux auteurs ; c'est une forme contournée, échevelée, bien souvent frénétique et mugissant comme un torrent qui a brisé ses digues et renversé ses remparts naturels."

Le lecteur veut-il savoir jusqu'à quel point les écrivains de cette école ont surexcité les haines politiques, chauffé l'imagination des jeunes gens, élevé la manie du grotesque et de l'exagération et fait revivre un style violent et étrange ? Qu'il lise la *Bataille de Bénévent*, par F. D. Guerrazzi. Dans cet ouvrage, il trouvera la quintessence de tout cela et, de plus, la calomnie contre le Pape érigée en principe, le mépris des choses saintes vulgarisé et le blasphème contre Dieu employé comme effet de théâtre. Voici du reste ce qu'en dit Mazzini :

" Les idées de ce roman roulent affolées dans ma tête comme les ondes d'une mer orageuse ; comme il les présente, les hommes du XIII^e siècle prennent la physionomie de ceux du XIX^e. L'ennui de la vie, l'incertitude sur la fin dernière de l'homme, le profond mépris pour la race humaine, la défiance, le désespoir : tels sont les éléments qui forment le caractère des acteurs de ce drame.

Quant au but moral de ce livre : " Je loue Guerrazzi d'avoir peint le crime dans toute sa noirceur, et d'avoir représenté la vengeance qui le suit sous les couleurs infernales qu'elle revêt ; mais il me fait peine de voir qu'il n'a dépeint que crimes et forfaits et qu'il les ait fait paraître comme les seuls éléments de la vie des nations ; il me fait peine que bien des pages soient d'une indifférence, d'une misanthropie, étrangères au caractère de l'auteur et que de cette misanthropie érigée en principe, plus d'un puisse en arriver à désespérer des hommes et des choses." Mais là où se révèlent les tendances effrayantes de cette école, c'est dans le *siège de Florence*, le livre le plus horrible qui soit sorti du cerveau d'un homme. Former une génération de blasphémateurs, remplir l'esprit des lecteurs de désespoir et d'amertume, faire de la littérature un champ-clos dans lequel les imprécations contre Dieu se croiseraient avec les imprécations contre Dieu : tel fut le but évident de l'écrivain. Richepin seul pouvait plus tard lui disputer cette ignominieuse tactique. Nos lecteurs nous excuseront de ne pas entrer dans les détails. Ils seraient tels que leurs oreilles en tinteraient douloureusement. Qu'il nous suffise de leur dire que le génie de Byron et celui de Machiavelli firent alliance dans le cerveau de Guerrazzi.

Malheureusement pour l'Italie, ses livres se répandirent dans toute la péninsule avec une rapidité effrayante : ils furent lus et recherchés avec une avidité fiévreuse et il arriva un jour que Guerrazzi put se vanter d'avoir été l'écrivain national. National ! oui, hélas ! mais non

patriotique, car il sema, grâce à son style et son amour de la licence, un vent qui devint tempête et qui aujourd'hui est devenu ruine et dévastation.

Plaise à Dieu que nous n'ayons jamais dans notre sein des hommes de génie qui nous coûtent aussi cher !

Bientôt, nous l'espérons, nous pourrons étudier quelques-uns de nos auteurs canadiens à la lumière des principes chrétiens qui nous animent. Comme ils nous paraîtront grands à côté de ces grands hommes de la révolution ! Sans doute, ils ne sont point sans tache, mais qu'ils ont de beautés pour racheter les petites souillures dont leurs livres portent la trace.

GIULIO.

LIVADIA ⁽¹⁾

I

L'ombre commençait à s'étendre sur le château et en accusait fortement les arêtes, lorsque la tante Pradine, accoudée à une fenêtre, aperçut enfin Livadia qui rentrait à cheval à côté de son père. Le vieux comte et la jeune fille, montés sur leurs chevaux légers dont la longue queue flottait jusqu'à terre, formaient un si gracieux ensemble, que la vieille fille ne put s'empêcher de les admirer un instant avec orgueil, avant d'aller reprendre ses fonctions de maîtresse de maison et donner le dernier coup d'œil au repas qu'on allait servir. Les deux cavaliers étaient loin encore et revenaient lentement comme après une longue course. Tout à coup, cependant, Livadia donna un vigoureux coup de cravache ; la frémissante bête qu'elle montait bondit et s'enleva dans un galop si rapide, qu'elle traversa la longue avenue comme un éclair ; on entendit un éclat de rire, vibrant et sonore, et la belle enfant, tout affolée de sa course, s'arrêta au pied du perron et jeta les guides à son domestique. Le comte la suivait de près.

Ils rentrèrent au château, le jour s'éteignit rapidement, et une demi-heure après, lorsqu'on servit le souper dans l'antique salle à manger, la nuit était tout à fait venue. Livadia raconta à sa tante, en quelques traits rapides, les divers incidents de sa promenade ; le comte prit son repas en silence, et bientôt ses deux compagnes l'imitèrent. La double enveloppe de tristesse et de monotonie qui pesait sur eux, un instant soulevée, les couvrit de nouveau, et le repas s'acheva dans un funèbre ennui.

Livadia s'était levée de table ; elle s'approcha d'une fenêtre, appuya son front contre les vitres humides et regarda le paysage si mélanco-

(1) Du *Correspondant*.

lique des environs de Kief. Autour du château de famille quelques arbres, quelques buissons, quelques champs cultivés ; mais à l'horizon, à perte de vue, le steppe balançant, au vent du soir, ses grandes herbes mystérieuses, aux mouvements immenses, aux ondulations infinies. Pourquoi était-elle née dans la tristesse irrésistible de ce sombre paysage, cette belle fille aux yeux noirs, si pleine de vie et de santé, qu'on l'eût dit éclosé au soleil du Midi ? Mais non, c'était bien l'héritière de cette antique souche slave dont l'origine se perdait dans la nuit des temps ; elle en avait les ardeurs et les ruses, les élans et les désespoirs, et ce caractère fougueux des races primitives. Le comte Nelson, dont elle était la fille unique, resté veuf de bonne heure, avait appelé près de lui sa sœur Pradine, qui avait reçu autrefois en France une brillante éducation, et lui avait confié le soin d'élever Livadia. Pradine n'avait jamais été belle, et comme, déjà à l'âge où elle eût pu se marier, la fortune de la famille était compromise, les partis n'étaient point venus et elle avait dû rester vieille fille :

—Où vas-tu, Lyda ? dit-elle en voyant sa nièce qui se disposait à sortir.

—Voir le clair de lune, tante Pradine, répondit Livadia en riant.

Tante Pradine haussa légèrement les épaules, et quand la jeune fille fut sortie, s'accoudant sur la table et regardant son frère en face :

—Savez-vous bien, Nelson, qu'il serait temps ? dit-elle.

—Déjà ? murmura le comte qui sembla sortir d'une pénible rêverie.

—D'ailleurs, ajouta Pradine, nous ne pouvons plus tarder. Toutes les terres qui pouvaient être détachées du château ont été vendues ; et le peu d'argent qu'elles ont produit est dépensé. Vous ne comptez pas vivre comme un ladre, je suppose, Nelson ?

—Pour cela, non, je vous l'affirme, mais...

—Vous n'êtes pas né général, mon frère, reprit la vieille fille, et vous ne savez pas tirer parti de vos positions. Comptez donc vos cartes et voyez quel beau jeu vous avez en mains, Vive Dieu ! jamais la fortune de Nelson n'a été si brillante !...

—Vous plaisantez, ma sœur.....

—Mais non. Cherchons ensemble, si vous le voulez. Le comte Durkine, notre voisin, marie son second fils et veut lui donner un domaine ; celui-ci le tente et il ne tient qu'à vous d'en tirer un bon prix.....

—J'en conviens, soit..... mais après ?

—Après ?..... cela vous permet d'avoir pendant deux années un luxe très-suffisant dans la plus belle cité du monde..... et Livadia fera le reste, ajouta-t-elle avec un rire nerveux.

—En êtes-vous sûre ?

—Mais regardez-la donc ? Etes-vous déjà si vieux que la beauté de votre fille ne vous touche plus ? Et ne savez-vous pas que les Français..... mais d'ailleurs, Nelsor, vous n'avez qu'à choisir : ici la vieille et la misère, le nom de votre père humilié et notre maison éteinte ; là-bas, la vie, le mouvement, une gloire nouvelle, et Livadia plus belle que jamais, au bras d'un riche et noble Français.

—Vous avez toujours raison, Pradine. Et, en vérité, je ne sais pour quoi je tiens à ces prairies et à ces murailles. Ecrivez, je vous prie, un mot à Durkine, et arrangez l'affaire avec lui. Je crois, comme vous, qu'il faut prendre son parti.

—Vous n'en regretterez point, Nelsor, et, quand vous verrez votre fille bien mariée, quand vous saurez que le nom et l'honneur de la famille sont sauvegardés, nous pourrons avoir une vieille tranquille et choisir l'endroit où il nous plaira de nous reposer.

Au même instant rentrait Livadia ; la jeune fille semblait émue et son teint était animé. Elle tendit son front à son père, embrassa sa tante et monta chez elle sans dire un mot. Nariska, sa femme de chambre, l'attendait pour la déshabiller :

—Va-t'en, lui dit-elle brusquement.

Habitée aux fantaisies de sa maîtresse, Nariska sortit, et Livadia se mit à parcourir sa chambre d'un pas agité et frémissant :

—Demain matin, répétait-elle parfois ; oui, cela vaut mieux ; il faut bien en finir..... et pourtant !.....

Elle s'arrêtait, et sa narine gonflée, ses sourcils froncés, témoignaient de la lutte que lui causait une décision intérieure.

—Oui, c'est bien cela ! je lui dirai..... je lui ferai comprendre que c'est impossible..... Nous autres Russes, nous sommes positifs, nous savons où nous devons aller..... et quand une chose est arrêtée.....

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit, et tante Pradine entra, un peu craintive ; Livadia frappa du pied, visiblement irritée :

—Ne te fâche pas, Bella, dit la vieille fille, je veux te parler d'une chose grave à laquelle ton père vient de se décider.

—Dites, ma tante, répondit-elle toujours sombre et debout.

—Livadia, nous allons quitter la Russie. Ton père veut te faire voyager, voir la France..... nous partirons bientôt.

La jeune fille baissa la tête, restant muette, puis dit brusquement :

—C'est bien !

Elle courut à la fenêtre, et l'ouvrit pour aspirer plus largement l'air.

—Que fais-tu, mon enfant ? s'écria tante Pradine. Tu prendras froid, reviens, je t'en prie.

Livadia ne répondit pas ; mais elle enleva le peigne qui retenait sa magnifique chevelure, dont la lune fit étinceler les teintes dorées. Tante Pradine la contempla avec une si visible admiration, que la fantasque enfant éclata de rire, et prenant la vieille fille par le bras, elle la reconduisit câlinement jusqu'à la porte, en lui disant :

— Il ne faut pas veiller, ma tante, cela ne vaut rien à votre âge. Et d'ailleurs, franchement, Lyda veut rester seule. Bonsoir, tante Pradine, bonsoir.

Et la tante partie. Livadia, subitement calmée, ferma la fenêtre et se coucha, comme si un grand apaisement se fut fait en elle. Ce départ arrivait à propos pour éclairer ses incertitudes, et la journée du lendemain paraissait nettement tracée à son esprit lucide et déterminé.

Le château de Nelsor était situé au sud-est de Kief, à quelque distance du Dniéper, dont le passage donnait un peu de vie à la monotonie des steppes. Cette partie de la Russie, malgré l'absence de sources et de mouvements de terrain, est particulièrement féconde. Autrefois couvertes de forêts, qu'on a eu le tort de défricher, elle présente maintenant à l'œil une succession de plaines immenses, semées de bouquets d'arbres éloignés, et traversées par des cours d'eau dont on ne soupçonne l'existence qu'au moment même où l'on arrive sur leurs bords, car ils coulent dans des lits profonds et encaissés, sans faire naître sur leurs rives aucune végétation arborescente et sans prévenir au loin de leur présence par le vallonnement du sol. La fertilité de ces steppes est due à une couche d'humus noirâtre qui les recouvre sur une assez grande épaisseur et qu'on appelle *tchernoziom* (terre noire). Ce *tchernoziom*, attribué à la lente décomposition des herbes, se dessèche rapidement à la chaleur du soleil qui en fait une poussière, et reprend consistance avec la même promptitude sous l'action de la pluie. Il est merveilleusement approprié aux besoins de ces climats violents où le baromètre subit les variations les plus fantastiques, où la chaleur est aussi terrible pendant l'été que le froid est intense pendant l'hiver, où il faut que la culture et les habitants s'ingénient à lutter dans une même année contre ces deux ennemis. C'est grâce à lui, que les steppes sont couverts naturellement de cette splendide végétation qui ne se compose pas seulement de graminées, mais de plantes beaucoup plus hautes, ombellifères, légumineuses, et même d'arbustes, malgré la rigueur des hivers qui détruit annuellement tous ces trésors pour ne les laisser repousser qu'au printemps. Quand ces steppes sont défrichés, ils produisent de magnifiques terres à blé, et l'on ne peut entrevoir le moment où leur fertilité diminuée par la production, demandera le secours d'engrais artificiels. En quelques semaines, ces plaines, désolées par le froid de l'hiver, se couvrent, sous l'influence du prin-

temps, de plantes qui grandissent à vue d'œil. Les troupeaux sortent de leurs misérables réduits, et le berger vient reprendre sa place sur ces petits tertres arrondis, appelés *kourganes*, jetés dans ces solitudes comme des jalons destinés à marquer d'immenses routes, et que les travaux les plus récents ont démontré devoir être des tumuli. Les moissons sortent de terre en flots pressés et abondants, les tiges s'élancent, les maigres rameaux se recouvrent d'un éclatant feuillage. Cette contrée est d'ailleurs le berceau de la race slave, le lieu de prédilection où elle s'est établie au sortir de l'Asie, et d'où ses branches ont rayonné en Pologne et en Bohême. C'est là que s'est conservé le type primitif, dans toute sa pureté, ce type singulier et sauvage, une race douée de précieuses aptitudes et que tant de siècles n'ont pu encore civiliser.

Sous la rude écorce du *moujik* se cache une âme tendre, mélancolique, souvent capable d'enthousiasme et trempée pour résister aux plus violentes tempêtes. La lutte continuelle contre le climat est une des causes de cette tristesse et de cette énergie ; c'est à elle aussi et à la brusque opposition des saisons qu'il faut attribuer ce qu'il y a parfois d'outré, de déréglé, de heurté chez les Russes. Ces exagérations de caractère sont dans la note des exagérations de la nature. Pendant d'interminables hivers, il leur faut lutter contre le froid, l'obscurité, la distance, une nourriture malsaine et fastidieuse. Quelle monotonie dans ces longues veillées, à peine éclairées par la leur vacillante des *loutchines*, sortes de torches faites d'éclats de bois résineux. Le paysan ne peut même pas s'attacher à sa misérable *izba*, quoiqu'il en soit propriétaire depuis l'émancipation des serfs, car il sait qu'un jour ou l'autre, elle sera la proie du feu du *coq rouge*, comme ils l'appellent, qui dévore l'une après l'autre toutes ces légères habitations. On comprend alors de quelle immense joie, de quelle ivresse ils sont saisis lorsque apparaît leur merveilleux printemps. Les premières pluies, qui en sont le signal, leur paraissent elles-mêmes délicieuses, et les enfants entonnent en leur honneur un chant populaire. Puis ce sont les premiers oiseaux dont ils célèbrent l'apparition et dont un naïf calendrier annonce jour par jour le retour. " L'hirondelle, dit la légende russe, revient du paradis et en ramène la chaleur." Leur oreille est si exercée à guetter le moindre son, le premier murmure, qu'un de leurs écrivains, Tourguénef, a pu dire : " Au seul mouvement des feuilles, j'aurais, les yeux fermés, reconnu la saison ou le mois de l'année."

Qu'advient-il de ces Slaves ? Quand finira le schisme funeste qui les tient éloignés de la vraie foi et par conséquent de la vraie civilisation ? Quel rôle encore inconnu leur sera assigné dans l'édifice des peuples humains ? C'est le secret de Dieu. Mais une insatiable ambi-

tion les dévore et se manifeste par l'éclosion des idées les plus bizarres et les plus passionnées. Eux aussi, ils veulent avoir leur tour de gloire, de puissance, de jouissance, d'autorité, et ces désirs causent les plus violentes perturbations dans des natures mal préparées, mal équilibrées et n'ayant qu'une notion confuse de la grandeur réelle et des hautes destinées de l'homme. La religion n'entre point dans leur vie intellectuelle et morale ; elle manque d'indépendance et par là même d'autorité. Le clergé moscovite est réduit à un état d'asservissement et d'impuissance, visible surtout dans ses rapports avec les classes élevées, qui considèrent les popes avec un orgueil voisin du mépris. Mais l'impiété, l'absence de foi, le désordre des idées n'atteint pas seulement l'aristocratie ; le mal ronge toutes les classes, prend toutes les formes, s'attaque à tous les âges et semble être d'autant plus violent que l'amour de leur race est plus développé.

Livadia avait été élevée sans discipline, au milieu de ces luttes et de ces aspirations qui trouvaient un écho dans son ardente nature. Pour elle, ni frein ni barrière : le steppe partout et tous les chemins ouverts pour arriver au but.

Elle se réveilla avant le jour et se leva rapidement sous l'empire de l'idée qui la dominait. Elle s'habilla sans bruit, et s'enveloppa d'un long manteau à capuchon et descendit les escaliers, plus légère que la brise, plus rapide qu'une ombre.

En quelques instants elle fut dehors, et, laissant derrière elle le château endormi, elle traversa la longue avenue et déboucha dans la plaine. Comme elle en connaissait les moindres détours ! comme elle savait se guider au milieu des herbes flottantes et encore sombres sous la lumière douteuse du crépuscule ! Arrivée à l'un des *kourganes* dont nous avons parlé, elle jeta un long regard autour d'elle, et ne trouvant pas ce qu'elle cherchait, elle s'assit, les yeux tournés vers l'orient. Quelques minutes après, le soleil lança sa première flèche d'or qui éclaira subitement la crête des herbes, agitées par un léger frisson, et vint glisser jusqu'aux pieds de la jeune fille. Elle semblait absorbée dans une contemplation enthousiaste, dans une ardente évocation de l'infini qu'elle connaissait mal, dans un amour passionné de ces immenses beautés. Tout à coup elle tressaillit, un jeune homme venait de toucher sa main et de prononcer son nom. Elle se leva, fit un effort et dit avec calme :

—C'est vous, Wladimir ? Vous voyez que je vous attendais, c'est ce matin même que je vais vous parler pour la dernière fois.

—Non, Lyda, non ! s'écria-t-il, ne me dites rien, car je lis dans vos yeux que vos paroles ne seront pas bonnes. Laissez-moi jouir encore du bonheur de vous voir et de contempler près de vous ce sublime spectacle.

—Vous savez, Wladimir, reprit Livadia, que je n'ai jamais aimé les illusions et les songes. Si je l'avais pu, j'aurais été votre femme et je vous aurais aimé, car nous avons été élevés ensemble ; la maison de votre père touchait à la nôtre et, depuis notre plus petite enfance, les mêmes rêves, les mêmes désirs ont agité nos cœurs ; mais de grands obstacles nous séparaient, et si je suis venue ce matin, c'était pour vous dire moi-même qu'il n'y faut plus songer, afin que vous le croyiez de ma bouche qui ne vous a jamais trompé.

—Est-ce toujours votre nom ? est-ce toujours votre ruine, qui vous séparent de moi ? s'écria Wladimir, devenant subitement ironique.

—Oui, dit sourdement Livadia, je ne puis pas vous épouser parce que vous êtes pauvre.

—Livadia, ce n'est pas vous qui parlez, ce n'est pas ma compagne d'enfance, la bien-aimée de ma jeunesse, ma Livadia, fille de nos steppes et de notre Russie ; dites, dites-le, ce n'est pas vous ? Votre famille, depuis les temps les plus reculés, a respiré l'air de nos plaines, le sang qui coule dans vos veines est pur de tout alliage, c'est celui que vos ancêtres ont tant de fois répandu pour cette terre de Russie, est-ce parce que votre noble race a produit en vous une fleur plus belle que les autres, et comme l'expression parfaite de sa puissance, que vous voudriez nous être infidèle ? Qu'est-ce que l'argent, à côté de l'amour et de toutes les nobles passions qui devraient vous posséder ? Ecoutez, la Russie souffre, elle a besoin de tous ses enfants. Que de fois nous avons formé de vastes projets pour sa gloire ! Que de fois j'ai juré entre vos mains de lui consacrer ma vie ! Vous deviez m'aider dans cette tâche. Livadia, souvenez-vous de cette belle image de nos poètes : " Nos steppes sont vierges, les siècles ont passé sur eux sans laisser de trace ; le vent du matin, qui fait ondoyer les hautes tiges, ne laisse point son empreinte, et la fécondité de la terre garde pour l'avenir ses superbes promesses ; ainsi en est-il de la race slave ! " Mais pour ces vastes projets, il nous faut le concours de tous les dévouements. Livadia, je vous appelle au nom de mon amour, je vous appelle au nom de la Russie. Voulez-vous que je vous révèle les projets qui se forment pour sa délivrance ? voulez-vous participer aux secrets des libérateurs ?

—Wladimir, ne me tentez pas, interrompit Livadia. J'ai trouvé sur mon berceau un nom et un passé que mes ancêtres m'ont légué et que je ne laisserai pas humilier. Je suis née trop fière pour descendre de mon rang. J'ai vu la fortune de mon père s'échapper de ses mains, et cette douleur a creusé son front ; cette fortune, je veux la lui rendre parce qu'avec elle seulement nous pouvons ne pas déchoir. Wladimir, vous ne connaissez pas Livadia si vous croyez qu'elle consentirait jamais à descendre, même avec vous, du rang social dans lequel elle est

née. Une *izba* ne peut suffire à une fille noble qui a vu le jour dans un château. Par votre nom, je pourrais être à vous, mais c'est tout ce que vous avez à m'offrir ; nous serions pauvres et impuissants : ce pays qui a vu l'orgueil de ma race n'en verra jamais la décadence ; vous savez, Wladimir, si les jougs me sont odieux, et si, entre tous, celui de la pauvreté n'est pas le plus cruel. En aucun pays, je n'entends courber le front sous la gêne, mais ici moins qu'ailleurs. Je pars, je quitte la Russie, et je saurai trouver ce que cette terre ingrate m'a refusé.

—Vous partiriez, Livadia, au moment même où le sang slave fermente et se soulève ! Mais ne sentez-vous pas que c'est impossible... que vous ne le pouvez pas... que je ne le veux pas !.....

La jeune fille se leva, pâle et froide. Cependant une émotion violente l'agitait, car les battements de son cœur soulevaient son lourd manteau. Mais sa voix ne trembla pas quand elle reprit avec un calme glacé :

—Depuis hier ma décision est prise ; j'ai fermé mon passé, il ne m'appartient plus, je ne verrai plus que l'avenir.

—Et moi aussi, s'écria-t-il en s'abandonnant à toute violence ; je ne verrai que l'avenir, mais cet avenir vous donnera à moi. Je l'ai juré, Livadia, je le veux ! Nul être au monde ne me fera rétracter mon serment. Tous les moyens me serviront, toutes les puissances terrestres me prêteront leur concours. Vous serez étonnée de ce que vous verrez ! Qui êtes-vous donc pour essayer d'étouffer votre jeunesse, d'apaiser votre cœur, d'oublier votre patrie ? Livadia, vous ne savez pas ce que vous entreprenez, vous ne savez pas ce que vous souffrirez, et vous reviendrez, je vous le prédis, j'en suis sûr !

—Wladimir, vous êtes fou, murmura Livadia.

Elle arracha une touffe de fleurs, l'enfonça avec rage dans son corsage, et tout d'un coup, comme à bout de forces, s'élança vers le château en criant à pleine voix et sans se retourner :

—Adieu, Wladimir ! adieu !.....

—Jamais ! répondit-il.

Et l'écho du château de Nelsor répéta faiblement : Jamais ! pendant que Livadia rentrait dans la longue avenue et, troublée, anéantie, se glissait dans sa chambre et se jetait sur son lit.

Wladimir resta longtemps au pied du *kourgane*, la tête cachée dans ses mains ; c'était une nature violente et passionnée, un Slave rebelle à la civilisation moderne. Il descendait de noble famille, son père, le comte Pierre Warousof, avait été un soldat courageux, mais prodigue, qui était mort dans un combat en Asie, ne laissant à son fils pour tout héritage qu'un nom et un château sans terres. Wladimir avait connu de bonne heure cette contradiction douloureuse d'une position sociale

élevée qui s'écroule faute de fortune, et elle avait développé chez lui une haine profonde contre la société tout entière. Il accusait de son humiliation les institutions russes, les gens au pouvoir, tous ceux qui possédaient ce qu'il n'avait point ; il se faisait l'écho de toutes les plaintes, il écoutait avec une âpre joie le récit de toutes les souffrances, nourrissant sa haine du mécontentement des autres et formant de gigantesques projets pour renverser l'ordre de choses établi ; à tout prix, il voulait reconquérir sa puissance. Comme il était doué d'une haute intelligence et qu'une flamme vive animait ses moindres paroles, comme il était grand et beau et qu'il avait un regard pénétrant, il avait inspiré à Livadia une dangereuse sympathie. Quand il lui parlait de la Russie, quand il couvrait des grands mots de liberté et de dévouement sa haineuse ambition, il faisait passer en elle des élans d'enthousiasme ; la fière jeune fille se laissait prendre au désir de délivrer sa patrie des maux dont elle souffrait et qu'elle connaissait bien, et Wladimir, enivré par le succès, avait décidé que cette belle Livadia serait sa femme et que cette beauté et ce grand caractère le serviraient en ses projets. Il savait bien qu'il exerçait sur elle une sorte de fascination, il connaissait mieux que personne les mots par lesquels on éveillait l'exaltation toujours prête à éclater en elle ; il était habile à se montrer par les grands côtés, à ne point découvrir ce que ses idées pouvaient avoir de vulgaire et de personnel, et à s'envelopper d'un mystère qui séduisait l'imagination de la jeune fille.

Mais au moment où il se croyait sûr du triomphe, Livadia lui avait échappé brusquement par un de ces énergiques mouvements dont sa forte volonté était capable, et Wladimir la connaissait assez pour sentir toute la gravité du coup que cette décision venait de lui porter. Il avait la rage au cœur, il avait aussi un amour blessé, car il aimait ardemment la fille de Nelsor. Livadia le délaissant parce qu'il était pauvre, avait mis le comble à ses haines et abattu le dernier rempart qui arrêtait le débordement de cette onde agitée.

Le soleil était déjà haut quand le comte Warousof sortit de son douloureux rêve et, jetant un regard de défi du côté où elle était partie, s'éloigna et disparut dans les grandes herbes.

Dans le château, personne ne troubla le repos de Livadia, qu'on supposait dormir profondément. Vers midi seulement, comme on allait servir le principal repas, son père frappa à la porte de sa chambre. La jeune fille était devant son miroir ; elle achevait de placer dans ses cheveux des fleurs fraîches qu'elle avait cueillies à sa fenêtre : en voyant entrer le comte, elle courut à lui et l'entourant de ses deux bras :

— Bonjour, père, dit-elle, comment êtes vous ce matin ? Oh ! la grande nouvelle que tante Pradine m'a annoncée hier soir. J'en ai rêvé ! C'est bien vrai, nous partons ?

—Oui, nous allons partir, enfant, dit le comte en passant silencieusement la main sur la tête de sa fille..... cela te fait donc grand plaisir ?.....

—Vous le voyez, père... seulement, je vous demanderai une grâce. Que ce soit le plus tôt possible !.....

—C'est mon désir, et, comme d'habitude, nous nous rencontrons dans un même sentiment.

—Demain, voulez-vous ?

Le comte sourit de l'impétuosité de sa fille.

—Demain, c'est impossible, enfant, mais dans huit jours, je te le promets.

—Huit jours ! c'est bien long ! mais, si c'est nécessaire, je saurai attendre. Nous autres Russes, nous sommes faits de courage et de ténacité, n'est-ce pas, père ?

—Qui le dirait, en te regardant ? répondit-il.

Livadia se retourna et se vit dans la glace. Quand elle le voulait, tout était suave, gracieux, caressant dans son gracieux visage ; dans sa taille souple et élégante, cette pure beauté ne semblait envelopper qu'une âme d'enfant, douce comme un rayon de lune, et bien téméraire eût paru celui qui en aurait autrement jugé.

Livadia sourit et descendit au bras de son père s'asseoir pour une des dernières fois en face de tante Pradine dans la sombre salle à manger du château, tout entourée des nombreux portraits de ses ancêtres.

II

Le même jour, le comte Nelsor eut une entrevue avec le comte Durkine pour la vente du château. Le vieux Slave apporta dans cette affaire la fierté qui ne le quittait jamais et déclara, avant d'entrer en pourparlers, qu'il exigeait une condition : un secret absolu jusqu'après son départ. Il entendait quitter ses terres comme un seigneur qui part pour un voyage de quelques mois et non comme un homme ruiné qui réalise les restes de sa fortune. D'ailleurs ces restes étaient encore fort beaux. Le vieux Nelsor et la tante Pradine avaient été prévoyants et n'avaient pas attendu que le désastre fût complet avant de songer à rétablir l'édifice. Le comte Durkine, qui savait à quoi s'en tenir, accepta tout ce que voulut son voisin et le contrat fut signé.

Quand Nelsor tint sous ses yeux ce monceau d'argent, il ne put se défendre d'un mouvement de joie. Les quelques hésitations et le chagrin qu'il avait eu parfois de se séparer de son domaine s'évanouirent entièrement.

Tante Pradine était enchantée : elle s'attribuait secrètement la plus

large part de cette décision, et, comme elle seule connaissait la France, il lui semblait qu'elle était appelée à en faire les honneurs à son frère et à sa nièce. Tout ce que ce cœur de vieille fille renfermait de rêves déçus, d'ambitions inassouvies, de téméraires et irréalisables projets, s'était concentré sur ce nouvel arrangement de vie avec une passion qu'on eût dit d'un autre âge. Ce fut avec une activité fébrile qu'elle donna tous les ordres pour le départ et en surveilla l'organisation. Pendant huit jours, tante Pradine fut partout à la fois ; elle fit mettre en caisse la vieille argenterie de famille si richement armoriée, les diamants et les fourrures de la comtesse, sa belle-sœur, et quelques étoffes de prix rapportées de Turquie par le comte Nelsor, dans un voyage de jeunesse. Elle s'occupa même des vêtements de Livadia, qui, en proie maintenant à une prostration singulière, ne pensait à rien, n'avait de goût à rien. Quand la vieille fille lui disait avec empressement :

—Voyons, Lyda, mon enfant, il faut songer au départ, à tout ce que tu désires emporter.

Livadia répondait avec impatience :

—Mais je vous l'ai dit, ma tante, ce coffret sous mon bras, et Pérolef, mon cheval cosaque.

Malgré tous ses efforts, Pradine n'en put tirer davantage et dut penser elle-même à ce qui était nécessaire à sa nièce. Livadia passa la plus grande partie de cette semaine accoudée à sa fenêtre, les yeux perdus dans le steppe. Elle n'exprima pas un désir, pas un regret. Un matin elle prit l'argent que son père lui avait donné pour ses fantaisies de voyage et le distribua entièrement à ceux qui l'avaient servie. Ces pauvres gens pleuraient et la bénissaient ; son père ne put s'empêcher de la blâmer de sa folle générosité.

—D'ailleurs, ajouta-t-il, tu as agi sans discernement, car tu n'as rien donné à Nariska. Je sais qu'elle doit nous suivre, mais, malgré sa fidélité, elle doit avoir de la peine à quitter son pays.

—J'y ai réfléchi, mon père, répondit Livadia, et j'ai trouvé que puisque j'avais désiré l'emmener, elle n'avait pas besoin d'autre récompense.

Maintenant que le départ était décidé, maintenant qu'elle avait rompu ses liens avec le passé, Livadia se sentait envahie par la langueur morale. On ne lui avait point appris à résister aux penchants de sa nature, et chez elle le type aussi se manifestait dans toute son intégrité. A l'exaltation succédait un rapide abattement, à l'ardeur du combat, à la flamme vive de la pensée, un découragement et comme un affaïssement subit. Elle courait ainsi d'un extrême à l'autre avec la singulière mobilité de sa race. Elle était maintenant tout à ses rêveries, tout au sentiment douloureux de la séparation avec son pays et ses

souvenirs d'enfance. Quand elle ne songeait pas, appuyée à la fenêtre, elle parcourait la maison en tous sens pour graver chaque chose en son esprit. Elle était souvent accompagnée de deux grands lévriers blancs, tachetés, qu'elle avait élevés.

La veille de son départ, elle sortit avec eux et les emmena dans le steppe. Elle était suivie d'une cigogne, oiseau respecté dans tous les pays slaves et que les poètes ont chanté à l'envi. La cigogne, à l'aspect songeur et triste, qui reste de longues heures perchée sur un pied dans l'attitude de la réflexion, marche sans bruit, avançant ses longues pattes dans les hautes herbes, et s'envole à de grandes hauteurs pour y chercher les secrets des cieux, est bien l'oiseau de ces pays mélancoliques, et l'on comprend qu'il ait inspiré à la race slave un attachement superstitieux. Heureux celui qui l'aperçoit le matin, au réveil, allongeant son grand cou sur le bord de l'eau ! Heureux celui qu'elle laisse approcher sans frayeur et qui peut caresser de la main son manteau noir et blanc ! Plus heureux encore, celui dont elle choisit le toit pour se reposer après avoir longtemps tournoyé dans les airs avec ses compagnes en poussant de mystérieux appels !

Celle qui accompagnait Livadia était venue depuis quelque temps s'abattre sur le château de Nelsor. La jeune fille l'avait vue, son imagination en avait été joyeuse ; elle l'avait attirée près d'elle à force de soins et de caresses, et l'oiseau s'était si bien habitué à elle, qu'il la suivait de loin dans ses longues courses à travers la prairie. Parfois, quand Livadia fatiguée s'asseyait sur un tertre arrondi, la cigogne, après avoir erré autour d'elle, s'envolait au-dessus de sa tête et faisait retentir ses grands cris sauvages ; elle traçait dans les airs d'immenses circuits, des détours sans fin, anneaux d'une trame invisible que la jeune fille suivait de l'œil en rêvant. C'était comme un génie qui planait sur sa tête, ce bruit d'ailes caressait ses songes. Puis, quand l'oiseau fatigué descendait lentement des régions célestes et venait se poser non loin d'elle en inclinant la tête, à demi caché par les herbes :

—Qu'es-tu, lui disait-elle, devin mystérieux ?

Et la cigogne s'approchait lentement, avec majesté. Plus d'une fois, Livadia avait pu effleurer du bout des doigts les longues plumes de son aile, elle attachait à sa présence une importance superstitieuse, il plaisait à cette fille slave d'être honorée des faveurs de la cigogne.

Livadia marcha longtemps sans regarder derrière elle ; la solitude était profonde, le vent, qui ne rencontrait nul obstacle sur son passage, courait rapidement avec de longs murmures, et c'est à peine si de loin en loin on entrevoyait une légère fumée qui trahissait la présence de quelque pauvre habitation. Livadia semblait la reine superbe de ces contrées sauvages ; ses deux chiens la suivaient, ardents, élancés, et plus loin, en arrière, l'oiseau révérend semblait protéger sa marche.

Enfin elle s'arrêta, tourna sur elle-même en regardant de tous côtés et s'assit. Les deux chiens se couchèrent à ses pieds ; le silence le plus profond régnait autour d'eux. Au loin les herbes s'agitaient mollement, leurs innombrables panaches se balançaient, les uns diaphanes, les autres trop lourds pour leur tige légère ; des frémissements de longs sillons se traçaient tout d'un coup dans leurs profondeurs sous le passage de quelque animal invisible ; des oiseaux s'envolaient, d'autres revenaient trouver leur nid ; bientôt un grand lièvre, au poil clair, montra ses oreilles tout près de la jeune fille. Les chiens se levèrent, appuyèrent leur museau contre la terre en respirant bruyamment, puis regardèrent leur maîtresse. Bien souvent, dans leurs longues promenades, Livadia s'était amusée à les faire chasser ; elle les regardait au loin, dans la plaine, suivre l'animal poursuivi, elle les excitait ; souvent même, quand elle était à cheval, elle les suivait avec ardeur. Elle comprit donc leur muette prière :

—Allez, dit-elle à demi-voix.

Les chiens n'attendaient qu'un signal, ils s'élancèrent en aboyant, le lièvre bondit devant eux et une course folle les entraîna. Livadia les suivit des yeux pendant quelques minutes :

—Adieu mes pauvres compagnons, dit-elle, je retourne au château sans vous et je vous laisse ici votre joyeuse liberté. Chassez, courez, poursuivez toute proie qu'il vous plaira.

Elle se retourna tristement et reprit, à pas lents, le chemin de Nelsor, pendant que la voix des deux lévriers s'éteignait dans le lointain et que son amie la cigogne volait bien haut dans les airs, apparaissant et disparaissant tour à tour.

Le grand jour se leva enfin ; les voyageurs devaient partir de grand matin et voyager à l'aide de relais jusqu'à Moscou, où ils prendraient le chemin de fer. Tous les domestiques du château étaient réunis dans la cour, silencieux et respectueux. Le comte Nelsor, un peu ému, prit les rênes que lui tendait son vieux cocher Nicolas. Pradine et Livadia montèrent près de lui. Nariska et Sandrowitch suivait dans un léger chariot, trainé par Pérolef. Le vieux comte fit un geste d'adieu et lâcha la main à ses chevaux qui s'élancèrent au grand trot ; aussitôt un immense cri sortit spontanément de la poitrine de tous ces braves gens :

—Vive le comte Nelsor ! vive la comtesse Livadia !

Les voyageurs se retournèrent avec des larmes dans les yeux, et la voix vibrante de Livadia leur cria avec enthousiasme :

—Vive la Russie ! vivent les Slaves !

Puis les chevaux excités redoublèrent de vitesse et les entraînent en un instant loin du vieux château.

Le long de la route, ils reçurent encore quelques touchants adieux

de la part des paysans qui avaient été prévenus de leur départ. Ces pauvres *moujiks* se réunissaient sur le passage de leurs maîtres, par familles, les uns jouant du vieil instrument national, la *balalaïka*, d'autres récitant quelque *pesny* populaire, d'autres enfin agitant des branches chargées de fleurs sauvages. Le comte et sa fille les remerciaient du geste et de la voix, plus émus et troublés qu'ils ne l'eussent voulu, et la voiture passait comme un trait de feu. Vers le milieu du jour, ils atteignirent la lisière du steppe et entrèrent dans le pays plus pittoresque qui avoisine directement la ville de Kief. Les yeux alanguis de Livadia, constamment fixés sur la plaine, ne distinguèrent bientôt plus que les cimes grêles du poirier sauvage, un des rares arbustes de ces contrées, dont les poètes russes ont fait l'emblème de l'amour méconnu. Le vent, qui, dans cette course rapide, bourdonnait à ses oreilles, semblait lui parler encore du pays qu'elle abandonnait ; elle crut même entendre distinctement le mot : jamais ! qui tomba lourdement sur son cœur :

—Père, donnez-moi les rênes. Vous êtes fatigué, je serai contente de conduire.

Le comte lui céda sa place, et Livadia prit d'une main exercée la direction de l'attelage. Désormais toute à ses chevaux, elle n'avait plus à craindre les incursions indiscrettes de ses souvenirs.

Les voyageurs s'arrêtèrent quelques jours à Moscou. Le comte Nelson désirait y prendre de ses vieux amis des lettres d'introduction près des Russes établis à Paris, afin de se créer tout de suite de sûres relations. Tous ceux auxquels il en parla se firent un plaisir de le présenter à leurs amis français. On eut peine à lui faire accepter une lettre pour l'ambassade, car ces nouveaux venus de Saint-Pétersbourg n'avaient point les prédilections du vieux Moscovite ; mais tante Pradine déclara que c'était indispensable, et Nelson l'écouta. Enfin, tout étant prêt, on se mit en route et en quelques jours les chemins de fer les amenèrent à Paris.

JACQUES BRET.

(A continuer.)

REVUE SCIENTIFIQUE.

SOMMAIRE.—Edison et l'avenir de l'électricité.—Notes rétrospectives sur les machines électriques.—Le système métrique français.—Mort d'un inventeur millionnaire.—Poissons chanteurs.—Tonneau monstre.

Dans le numéro du mois de décembre 1884, j'ai donné une notice sur la vie encore si peu avancée mais déjà si remplie du oélébre électricien américain, Edison. M. Thomas Edison est d'ailleurs connu du monde entier pour ses travaux et ses merveilleuses inventions. A peine âgé de trente-huit ans, il s'est élevé au rang des plus hautes célébrités scientifiques contemporaines, et son nom demeure attaché d'une manière impérissable aux progrès extraordinaires réalisés dans la science électrique et dans ses applications. Il vient de publier, dans le *Herald* de Boston, un article remarquable dans lequel il passe en revue la situation actuelle de la science électrique, et exprime ses espérances sur de nouveaux progrès dont elle sera la source. Je traduis quelques passages de cet article qui ont trait à l'avenir de la télégraphie électrique, du téléphone, de la lumière incandescente et des applications de l'électricité comme force motrice. On ne lira pas, sans doute, sans intérêt ces réflexions d'une portée considérable venant d'une autorité aussi compétente.

Au sujet de la télégraphie électrique, M. Edison s'exprime ainsi :

“ On ne peut s'attendre à des modifications bien importantes dans la télégraphie électrique. Cette branche est déjà depuis si longtemps en pleine marche, les perfectionnements ont été si nombreux, qu'il reste très-peu à faire. Quelqu'un de ces jours, sans doute, on verra le système sextuple qui permettra de faire avec un seul fil, le même travail que l'on fait actuellement avec six fils. Quoiqu'aucun essai n'ait encore réussi dans ce sens, commercialement parlant, la grandeur expansive de la télégraphie en fait une nécessité. Cette amélioration permettra aux lignes télégraphiques actuelles de faire plus de travail, et amènera une grande réduction du capital à engager pour les lignes qui seront construites dans l'avenir. La nécessité de réduire les dépenses courantes doit conduire à l'emploi d'un système de télégraphie

autographique qui permettra aux compagnies de se dispenser de la partie du travail qui demande le plus d'habileté. Cette innovation sera également avantageuse pour le public, car un tel système reproduira à une distance quelconque le *fac-simile* du message original de l'expéditeur. Plusieurs inventions dans ce sens ont été expérimentées, et leur adoption n'est plus qu'une question de temps. L'accroissement des correspondances transmises par les cables et les réclamations du public pour obtenir de plus bas prix conduiront nécessairement à des améliorations dans la télégraphie sous-marine. Le système double est déjà employé pour plusieurs cables atlantiques, donnant à un fil la capacité de deux par les méthodes ordinaires. Le système quadruple sera certainement bientôt appliqué à la télégraphie sous-marine comme à la télégraphie terrestre. Les compagnies engagées dans la télégraphie des villes, afin d'assurer une plus grande promptitude pour délivrer les quotations, seront bien forcées de mettre en usage les appareils télégraphiques imprimants, lesquels donneront une rapidité et des garanties d'exactitude infiniment plus grandes que ceux qui sont aujourd'hui en usage. Les compagnies ont déjà reconnu cette nécessité et elles cherchent à produire un instrument qui puisse répondre aux besoins des gens d'affaires. Les expériences faites en ce moment, dans mon opinion, s'appuient sur une base fautive. Les caractères sur les bandes sont obtenus par l'opération d'un mécanisme, à travers les électro-aimants. Les inventeurs cherchent à augmenter la rapidité de l'impression en forçant la rapidité du mécanisme. Les améliorations que l'on peut atteindre par ces moyens sont de peu de valeur, car l'accroissement de vitesse auquel peut arriver le mécanisme est très-limité. Ils seront forcés d'adopter un principe tout à fait différent pour contrôler la construction. Quand l'expérience aura démontré cette erreur, il ne sera pas difficile d'assurer des inventions capables de délivrer les quotations avec une célérité pouvant satisfaire toutes les exigences. Mais tous ces perfectionnements sont d'un ordre secondaire et tels que les besoins de la télégraphie peuvent en développer suivant le cours des choses."

M. Edison, considérant l'avenir de la télégraphie, continue ainsi :

"Le développement du téléphone en est encore à son enfance. Dans les premiers temps, les habitants des villes seuls ont joui des avantages du service téléphonique ; plus tard ce service atteignit les faubourgs, et enfin il s'étendit entre les cités voisines. Le service intérieur n'est en aucune façon, satisfaisant, et le service extérieur est loin d'être meilleur. Les affaires ont atteint un tel accroissement, qu'elles ont rapidement débordé les installations actuelles. Les compagnies comprennent cette situation pénible, et tâchent d'y remédier par tous

les moyens qui sont en leur pouvoir. Le résultat de leurs efforts sera tout à l'avantage du public, et conséquemment, du développement commercial du téléphone. Les taux du tarif sont si élevés que la majorité des habitants ne peut profiter des avantages du service, à moins que plusieurs souscripteurs n'aient connection avec le même fil. Mais ce cas présente un grave inconvénient, c'est que chaque souscripteur entend n'importe quelle conversation qui vient par le fil. De récentes expériences ont prouvé que cet inconvénient peut être évité, et que l'un des souscripteurs au même fil peut mettre sa conversation à l'abri de l'indiscrétion des autres. La perfection de ces expériences aura pour conséquence une grande extension du téléphone dans les maisons privées, et la généralisation de son emploi pour les besoins ordinaires.

“ Les tentatives qui ont été faites pour étendre l'usage du téléphone à de grandes distances, ont déjà donné ample satisfaction pour les affaires commerciales, et elles promettent d'excellents résultats. Des conversations ont été échangées entre Cleveland et New-York ; entre New-York et Boston, la correspondance téléphonique est maintenant journalière, quoique dans une mesure restreinte. La grande difficulté pour les longues distances téléphoniques vient de la perte du courant par induction statique sur la terre et sur les fils tendus à proximité. Si un simple fil pouvait être placé assez haut pour passer au-dessus du sommet des montagnes, on pourrait se chuchoter à l'oreille à travers l'espace et autour du monde tout à son aise, ou si ce fil pouvait être tendu de la terre à la lune, la connection pourrait aussi être établie. Des résultats parfaits viennent d'être obtenus sur une ligne du gouvernement dans l'Arizona avec une distance de mille milles environ. Le fil était tendu à travers une contrée dépourvue d'arbres, et la correspondance s'est établie avec beaucoup plus de succès qu'on n'en obtient entre New-York et Hartford. La perte de l'énergie de l'électricité par l'absorption statique et par le courant des vagues électriques, est la cause qui milite contre la possibilité de la téléphonie sous-marine à travers l'Océan. Une chose, cependant, est incontestable dès à présent, c'est que le temps est proche où le téléphone aura un plein succès dans un circuit pour une distance de 300 milles au moins, et où un souscripteur pourra communiquer au moyen du téléphone avec 75,000 maisons de commerce. Plus que cela même, il est probable qu'au moyen de stations de répétitions, les communications pourront être établies entre toutes les parties des Etats-Unis. Mais pour en arriver aux téléphones à longues distances, il faut des appareils spéciaux et de gros capitaux. Je n'hésite pas à prédire, d'après les succès qui ont déjà été obtenus, que les souscripteurs de New-York pourront bientôt converser avec ceux de Philadelphie, Washington, Providence, Boston et même Chicago, et cela, avec autant de facilité que l'on correspond

actuellement au moyen du télégraphe électrique. D'ailleurs, quoique à première vue cela semblerait devoir être le cas, il n'est pas vraisemblable que la prospérité des compagnies télégraphiques en soient affectées. Le téléphone, dans le sens pratique des choses, satisfait à un besoin que le télégraphe ne pourrait rencontrer."

Enfin M. Edison traite comme suit la question de l'éclairage électrique :

" Les progrès réalisés par le télégraphe et le téléphone seront égalés si non surpassés par l'éclairage électrique. Une expérience de deux années prouve au-delà de tout doute que la lumière électrique pour les usages domestiques peut être produite et vendue à aussi bon compte que le gaz. Quand on considère qu'après l'exploitation des chemins de fer, celle du gaz d'éclairage est la plus grande entreprise commerciale et industrielle du monde, que dans les Etats-Unis seuls il y avait, en 1883, 863 compagnies avec un capital total de \$290,000,000 environ, que pendant la même année les compagnies de gaz ont réalisé un revenu brut de \$9,600,000, et un bénéfice net de \$4,600,000, et que le nombre total des consommateurs dans cette ville était de 120,000 desservis par 860 milles de tuyaux, on peut juger s'il y a un vaste champ préparé pour l'éclairage électrique. Il n'est pas probable que cet éclairage prenne une bien grande part aux affaires du gaz ou qu'il devienne pour lui un concurrent sérieux. La demande pour une lumière interne est limitée. Les affaires les plus productives pour les compagnies de gaz se font avec les consommateurs ordinaires. C'est ici que la lumière incandescente trouve sa place. Quoique ce système d'éclairage ne date que de deux ans dans son application, il y a à présent vingt et une villes qui ont des stations centrales en activité, et dans un grand nombre d'autres localités, on va en établir pendant l'année 1885. La lumière incandescente est la forme la plus parfaite d'éclairage artificiel qui se soit produite. Elle donne une clarté absolument stable, sans émanation délétère. Elle n'enlève pas l'oxygène de l'air atmosphérique, ne donne pas naissance à de l'acide carbonique, et elle est très-agréable à l'œil. Le consommateur achète son électricité mesurée par un compteur dont l'enregistrement de consommation a infiniment plus de précision que les compteurs de gaz n'en peuvent atteindre, quel que soit l'usage qu'on en fasse, pour l'éclairage ou pour d'autres objets. Elle est si facile à contrôler, les appareils nécessaires sont si peu coûteux, qu'elle peut être employée comme pouvoir moteur dans une infinité de cas. Ainsi dans une maison, on peut l'employer pour faire tourner de petits ventilateurs, pour mouvoir une machine à coudre, pour pomper de l'eau, pour actionner des armoires montantes ou des élévateurs, et pour cent autres usages domestiques qui exigent à présent un travail

plus ou moins pénible. Là où de petites machines à vapeur doivent être entretenues à grands frais, vu les intermittences obligées, le moteur électrique sera d'une valeur incalculable. L'électricité comme agent d'éclairage a donc sur le gaz ce grand avantage de pouvoir servir à volonté comme pouvoir, et son usage pour cet objet est aussi simple que pour l'éclairage, qui peut être mis en opération en tournant une clé, tout à fait comme on tourne un robinet pour livrer passage au gaz. La valeur du fluide électrique comme moteur dans les maisons, ainsi qu'on le voit, est à peine moins grande que comme agent d'éclairage."

Venant à la considération du pouvoir, M. Edison parle des méthodes actuelles et des machines en usage pour produire le courant comme étant très-embarrassantes et trop coûteuses, et il dit qu'on en arrivera à produire l'électricité directement du charbon. Il exprime la plus grande confiance dans la réussite des chemins de fer électriques :

" Il ne sera pas difficile d'appliquer l'électro-moteur aux grandes lignes de chemins de fer. Les lignes devront être divisées en sections de 16 milles, et les stations actionneront chacune sur une longueur de huit milles au moyen d'un rail central qui, par conséquent, devra être entièrement isolé. Les conditions si désagréables actuellement du voyage en chemin de fer disparaîtront ; plus de fumée qui vous étouffe, plus de poussière de cendre qui vous aveugle et vous cause des douleurs atroces, si, lorsque vous mettez le nez à la portière, elle vous vole dans les yeux ; enfin, plus de bruit assourdissant, tandis que les conditions de rapidité, de confort et de sûreté seront aussi favorables, si pas plus qu'à présent. Au point de vue économique, les compagnies et par suite le public par l'abaissement des tarifs, trouveront le plus grand avantage dans l'adoption du système des chemins de fer électriques.

" Un grand nombre d'expériences ont été faites en vue d'adopter l'électricité à la traction des voitures. Le grand inconvénient vient de ce que le pouvoir moteur doit être obtenu indirectement de l'électricité emmagasinée ; la déperdition de l'énergie est si rapide, et le poids du réceptacle si grand, qu'à moins qu'il ne surgisse des perfectionnements radicaux dans l'emmagasinage de l'électricité, ou qu'on ne parvienne à la produire directement du charbon, nous ne pouvons espérer pouvoir employer utilement le fluide subtil pour le charroyage dans les rues. Mais chaque jour amène de nouveaux éléments qui avancent la solution du problème, et il n'y a pas de doute que, dans un temps rapproché, nos voitures pourront être mues par ce pouvoir. Quand ce temps sera venu, nous trouverons la carrière de l'électricité grandement élargie : nous verrons des voitures sans chevaux, des yachts sans vapeur ni voiles, et une foule d'autres applications de l'é

lectricité dont on n'a aucune idée aujourd'hui. Alors aussi, le grand problème de la navigation aérienne pourra facilement être résolu."

Après ces citations du grand électricien embrassant le présent et l'avenir de la science électrique, je vais donner quelques considérations rétrospectives sur le télégraphe, la lumière et les moteurs électriques.

A l'exposition de machines électriques qui a eu lieu à Philadelphie, au mois de septembre de l'année dernière, on remarquait parmi deux cent cinquante pièces exposées, l'appareil télégraphique original de Morse breveté en 1846. Le transmetteur, monté sur un bloc de pin, est très-imparfait. Les armatures sont reliées avec des fils grossiers et pauvrement isolées et la sonnerie consiste en un marteau ordinaire frappant sur un morceau de fer. Le mouvement d'horlogerie qui actionne le cylindre autour duquel s'enroule la bande de papier est d'une exécution plus parfaite. Sur la carte attachée à l'objet exposé, un admirateur a écrit ces vers :

" The steed called Lightning, says the Fates,
Was tamed in the United States.
'Twas Franklin' hand that caught the horse
That was harnessed by Professor Morse."

Le coursier appelé Eclair, dit la Renommée,
Fut dompté aux Etats-Unis.
Ce fut la main de Franklin qui captura le cheval
Qui fut harnaché par le Professeur Morse,

J'ai dit, dans le numéro d'octobre 1884, page 627, quelques mots de la belle invention de Morse, qui, perfectionnée depuis, est généralement en usage.

Ainsi que le dit M. Edison, l'éclairage électrique n'est entré que depuis une couple d'années dans la phase économique et pratique. Mais il y a environ douze ans, le professeur Tyndall mit au jour une lampe électrique réglée par un mouvement d'horlogerie, dont le prix devait être au moins dix fois plus élevé que les lampes actuellement en usage. Cette lampe était imparfaite en tous points, donnant une lumière tout à fait instable. Le courant était fourni par une batterie voltaïque qui, non seulement, coûtait fort cher, mais qui était très-embarrassante, exigeant le travail d'un aide pendant un ou deux jours pour la préparer. Les machines dynamiques n'étaient pas inconnues alors, mais elles coûtaient également cher, et on considérait les batteries comme meilleures. Considérant le déploiement des lampes à l'exposition électrique, et la grande variété et le nombre de machines

dynamiques, il semble presque incroyable qu'un homme tel que le professeur Tyndall ait pu exhiber avec une espèce d'orgueil, il y a douze ans seulement, sa pauvre lampe réglée par un mouvement d'horlogerie et actionnée par quelques centaines de cellules dans une batterie voltaïque.

Le moteur électrique ne date pas d'hier ; eu effet, son invention est vieille d'un demi siècle, et elle fut provoquée par les travaux du professeur Henry sur l'électro-magnétisme.

Le premier appareil donnant le mouvement direct circulaire fut construit en 1832 par Hurgeon. D'autres appareils suivirent bientôt, mais ce fut celui de Davenport, de Branton Vt., qui attira le plus particulièrement l'attention en 1837. C'était une machine ayant une roue motrice de sept pouces seulement de diamètre, adaptée à un tour. Elle développait une énergie étonnante, vu les proportions réduites du propulseur. En avril 1837, Sturgeon annonça qu'il avait réussi à appliquer le moteur électrique à la navigation, et en 1842, Davenport fit circuler une locomotive sur un chemin de fer. Mais au sujet de la navigation, le professeur russe Jacobini semble être celui qui ait le mieux réussi jusqu'en 1837. Voici comment il parle lui-même de sa première expérience pratique :

“ Pendant l'automne, j'ai fait la première expérience de navigation électrique sur la Néva, avec une chaloupe munie de roues à palettes qui étaient actionnées par une machine électro-magnétique. Quoique nous ayons voyagé pendant toute la journée et le plus souvent avec une charge de dix à douze personnes, je n'ai pas été très-satisfait de ce premier essai, car il y avait dans la construction et dans l'isolement des appareils de nombreux défauts auxquels on ne pouvait remédier sur place, ce qui m'a causé beaucoup d'ennui. Ces réparations et améliorations exécutées, les expériences recommenceront sous peu, et si le Ciel me conserve la santé qui est quelque peu délabrée par des travaux continuels, j'espère que d'ici à un an je pourrai équiper un vaisseau électro-magnétique d'une force de quarante à cinquante chevaux.”

Dans toutes ces expériences, la source de l'électricité était une batterie galvanique portée par la locomotive elle-même, navale ou terrestre. Mais il y en avait d'autres dans lesquelles le moteur agissait au moyen de conducteurs isolés placés sur la voie. En 1840, un Anglais, M. Pinkers, inventa un chemin de fer d'après ce système. De la station, source de l'électricité, le courant était dirigé sur la locomotive par deux conducteurs en cuivre qui étaient fixés sur des poutres d'isolement entre les rails. Deux blocs glissants de cuivre et dépendant de la locomotive, restaient en contact avec les deux conducteurs respective-

ment, et de là aux deux blocs, le courant passait à la machine : “ Le pouvoir est appliqué, non à la locomotive, mais à la voie, et c'est là que se trouve l'originalité de l'invention. Deux courants d'électricité, négative et positive, sont appliqués aux rails, et de là se communiquent à l'engin. Le premier est fourni par deux aimants qui, par un procédé d'attraction et de répulsion, font mouvoir le char. Précédemment, le pouvoir avait été employé sur le char lui-même ; ici le pouvoir réside dans les rails, et un mécanicien peut demeurer dans une ville avec sa batterie, et envoyer un train à une distance quelconque.”

En 1873, M. Hallez de Arros, de Nantes, en France, parlant d'une invention dont il était l'auteur, dit : “ la batterie ou source du pouvoir électrique peut être montée sur le véhicule, ou bien elle peut être établie dans une position fixe, et le courant peut être transmis par des conducteurs étendus le long des rails, ou par des rails eux-mêmes.”

Le grand inconvénient du premier mode, ainsi que le signale M. Edison, vient du poids considérable que comportent les appareils, et qui sont une surcharge pour la voiture.

* * *

Le bibliothécaire de la Société Géographique de Paris a récemment publié un tableau indiquant les pays où le système métrique français a été adopté et rendu obligatoire, en Europe et en Amérique. Le tableau donne la population de ces contrées, et fait voir que les peuples qui font usage de ce système sont bien plus nombreux que ceux qui ne l'admettent pas. Les Etats-Unis, le Canada et l'Angleterre sont dans la minorité. Ainsi contre une population de 241,972,011 âmes qui emploient le système français, il n'y a eu que 97,639,825 qui ne l'adoptent pas.

* * *

L'inventeur de la machine agricole “ La Moissonneuse,” l'Américain Cyrus McCormick, vient de mourir laissant une fortune d'une vingtaine de millions de piastres que lui a rapportée sa célèbre invention.

L'apparition de cette machine, *la moissonneuse*, a introduit un élément de progrès radical dans l'agriculture qui en est redevable à l'Amérique comme elle l'est également pour une autre invention non moins considérable, *les élévateurs*. L'une a simplifié la production, l'autre l'expédition des grains. Une autre invention qui a produit un progrès remarquable dans l'économie domestique et dans les confectons d'habits et de chaussures, *la machine à coudre*, si répandue au jourd'hui, est aussi d'origine américaine. Ces trois inventions partan

des Etats-Unis se sont répandues rapidement dans un pays où la fièvre de la vélocité règne en maîtresse, et où le haut prix de la main-d'œuvre exige la simplification du travail.

*
*
*

A propos des dernières opérations de l'amiral Courbet à Formose, on signale un fait des plus curieux. Pendant les belles nuits orientales, les marins en rade à Ramsui étaient fort surpris d'entendre des sons bizarres. Une espèce de chant plaintif sortait de la mer phosphorescente.

Au bout de quelque temps, les marins découvrirent que ces sons étaient produits par des poissons chanteurs.

Grande fut la stupéfaction des équipages, et cependant, le fait n'a rien d'extraordinaire, si les poissons qui vivent dans l'eau douce sont en général muets "comme des..." il n'en est pas de même des espèces qui vivent dans la mer, et dont plusieurs produisent des bruits intentionnels, profèrent des sons au moyen de leur vessie natatoire et des muscles annexés, si bien qu'on peut dire que ces poissons ont une voix et chantent.

Parmi ces poissons bavards et chanteurs, se placent en première ligne les *grondins*, que l'on appelle à Marseille *gournaous*, *galinettes* et *bélugans*. L'un d'eux est connu des pêcheurs sous le nom de *pétaière*, nom significatif. Le *sourel*, *l'estranglo bello mero*, grogne avec énergie, et il n'est pas un pêcheur à la ligne, sur les côtes de Provence, qui n'ait eu occasion de s'en apercevoir. Un autre poisson des côtes de France produit aussi des sons assez forts : c'est la *dorée* ou *San Piarré*.

Dans l'océan, les *maigres*, sorte de grands poissons analogues au *Pei-Quova* et aux *ombrines*, vivent en bandes et chantent, surtout à l'époque de la fécondation.

Un savant naturaliste marseillais avait eu, dans le temps, l'idée de mettre à profit, pour la pêche, cette aptitude des poissons chanteurs, et il avait disposé au fond des eaux, en captivité dans des nasses, des grondins mâles destinés à attirer par leur chant les poissons de l'autre sexe qui s'engageaient dans les filets tendus autour de ces appâts marins. La tentative a plus d'une fois réussi ; mais comme il faut beaucoup de patience, ce genre de pêche ne séduit qu'un petit nombre d'amateurs.

*
*
*

A l'exposition de Paris de 1878, on admirait dans la section Autriche-Hongrie un tonneau monstre qui surpasse de beaucoup le fameux tonneau d'Heidelberg, le plus grand qui avait été construit jusqu'à ce

jour. Le tonneau hongrois construit en chêne, avec des douves de huit pouces d'épaisseur, a 18 pieds de diamètre et autant de longueur. Il a coûté \$4,000 et il a fallu trois wagons pour le transporter démonté à Paris. Sa capacité est de mille hectolitres ou 22,000 gallons, et il peut contenir 150 à 160 personnes. Lors de l'exposition, l'intérieur représentait un jour de vendange en Hongrie.

OCT. CUISSET.

CHRONIQUE DU MOIS

Le cabinet Ferry n'est plus. Le 30 mars dernier, la Chambre des députés français l'a chassé du pouvoir par un vote de 306 contre 149. "Cette exécution légitime,"—a dit l'*Univers*,—"frappe en même temps que le principal coupable, la majorité des exécuteurs et tout le régime républicain." Et le même journal ajoute :—"Ce serait un grand coup si les conservateurs croyaient aux principes, étaient organisés et qu'un chef autorisé sut leur dire, comme un jour le fit Louis-Napoléon : La situation du pays m'impose des devoirs, je veux les remplir."

Hélas ! en France, comme ailleurs, les partis politiques ne se soucient guère des devoirs imposés par la situation sociale et les crises ministérielles. Ce qui n'empêche pas la chute d'un ministère d'être un grand coup et pour les victimes qu'elle désole et pour ceux des ambitieux, dont elle favorise les visées.

L'orage parlementaire qui a renversé M. Ferry a été provoqué par M. Ferry lui-même demandant un crédit de 200 millions, en disant que le vote de ce crédit ne serait pas considéré comme une marque de confiance. C'était impudent et imprudent, en face d'une Chambre affolée par la nouvelle du revers de Lang-Son.

En effet, l'impression douloureuse causée par la dépêche annonçant et l'évacuation de Lang-Son et la blessure du général de Négrier s'était accrue par suite de la comparaison toute logique qui s'établissait entre cette dépêche et une autre relativement rassurante dont le président du conseil avait donné lecture dans une précédente séance. Si M. Thiers eut vécu, il aurait pu répéter son mot de jadis :—"Prenons tout au sérieux, rien au tragique !" C'est au tragique, qui n'est pas toujours sérieux, que le tout a été pris. "A la douleur," dit une feuille radicale, qui pleure sur le sort de ses anciens amis,— "a succédé l'irritation excitée, exaspérée par mille bruits aussitôt répandus, et par les commentaires que la presse et un public nerveux et impressionnable comme est le public parisien n'ont pas manqué de faire."

Le grand organe des catholiques français, l'*Univers*, appréciant avec impartialité et justice, les événements qui ont donné lieu à la chute du cabinet Ferry, distribue la part des responsabilités comme suit :—" Il

“ ne faut pas l'accuser seul (M. Ferry) et lui infliger toute la responsabilité de nos désastres, de notre abaissement. Il n'a été le maître, il n'a pu faire tant de mal que par la volonté de la Chambre..... M. Ferry, c'est l'homme du régime, c'est l'expression de l'idée républicaine telle que la conçoivent et la veulent appliquer toutes les fractions à peu près politiques du parti révolutionnaire. C'est au nom de cette idée que, d'accord avec M. de Freycinet, M. Grévy, M. Brisson, M. Clémenceau, et tant d'autres, il a fait et les décrets contre les congrégations, et l'article 7 contre l'enseignement chrétien, et tous les actes de persécution dont souffre l'Eglise.”

* * *

Les anciens ministres sont demeurés chargés de l'expédition des affaires courantes jusqu'à la nomination de leurs successeurs.

Les deux Chambres ont voté unanimement un premier crédit de 50 millions pour le Tonkin, se réservant de compléter les 200 millions et même, au besoin, d'aller au-delà, lorsqu'il y aurait un ministère qui pourrait faire connaître ses projets. Toutefois, M. Paul de Cassagnac a fait ses réserves pour l'avenir, et M. de Kerdrel, au nom d'une partie de la droite du sénat, a lu une déclaration rappelant que l'opposition n'entendait encourir aucune responsabilité pour l'expédition du Tonkin, qu'elle a toujours blâmée.

Enfin, après beaucoup de tâtonnements, l'on a trouvé des successeurs à M. Ferry. Les décrets nommant les nouveaux ministres ont été publiés par le *Journal officiel*, le matin du 7 avril. Voici les noms :

Présidence du conseil et justice.—M. Brisson. *Affaires étrangères.*—M. de Freycinet. *Intérieur.*—M. Allain-Targé. *Instruction publique et cultes.*—M. Goblet. *Travaux publics.*—M. Sadi Carnot. *Agriculture.*—M. Hervé-Mangon. *Commerce.*—M. Pierre Legrand. *Guerre.*—M. le général Campenon. *Marine.*—M. le contre-amiral Galiber. *Finances.*—M. Clamagerau. *Postes et télégraphes.*—M. Sarrien.

La plupart des ministres appartiennent à l'union démocratique ou à la gauche radicale. Les ministres députés sont au nombre de sept ; les sénateurs au nombre de trois : MM. de Freycinet, le général Campenon et Clamageran. M. Galiber, le ministre de la marine, n'appartient à aucune des deux Chambres.

En dehors des ministres de la guerre et de la marine, le nouveau cabinet ne compte que des avocats et des ingénieurs ; les ingénieurs sont MM. de Freycinet, Sadi Carnot et Hervé Mangon.

Voici comment l'*Univers* apprécie ce ministère :—

“ Il a d'abord l'inconvénient grave d'être bicéphale ; il a deux têtes dans MM. Brisson et de Freycinet, et c'est une de trop.... D'autre part, l'union républicaine,

exclue du partage des portefeuilles, fait grise mine au cabinet Brisson-Freycinet. Certainement, elle ne le renversera pas tout de suite ; il faut bien partir en vacances, et comment le remplacer ; mais dès la rentrée, MM. Brisson et de Freycinet auront à compter avec les amis de M. Jules Ferry, qui se sont repentis et repris, et dont le grand homme sera peut-être redevenu possible.

* * *

Le nouveau cabinet a pu obtenir les crédits refusés à son prédécesseur ; cinquante millions ayant été accordés déjà, la Chambre a voté au ministère Brisson cent cinquante millions. Il paraîtrait que le gouvernement estime encore cette somme insuffisante, mais il estime aussi que la prudence est la mère de la sûreté. Il ne faut pas aller trop vite en besogne ; l'époque électorale est proche, et il ne serait pas bon d'effaroucher maintenant le paysan français qui tient à sa bourse comme tous les paysans du monde, et qui aura à déclarer sa pensée en ce jour des rétributions.

* * *

Il y a, en France, des hommes qui osent, le vendredi saint, célébrer des cérémonies sacrilèges, avec l'intention hautement avouée d'insulter au Dieu crucifié ! La chose a été faite cette année même, et à l'avance, l'on a organisé, pour ce jour de deuil sacré, des réjouissances impies publiquement annoncées avec un cynisme révoltant.

Heureusement il y a aussi une France catholique, et celle-là sait présenter au monde catholique des spectacles bien consolants. La journée même du vendredi saint, à Lyon, *trente mille femmes* chrétiennes (chiffre officiel) ont gravi la colline de Loyasse, devenue un nouveau Calvaire, pour prier et pleurer à l'endroit où s'élevait jadis la Croix enlevée huit jours auparavant par le conseil municipal de Lyon.

En présence de l'acte anti-chrétien de la municipalité, et comme pour protester contre cette impiété, des dames protestantes, appartenant aux premières classes de la société lyonnaise ont pris part à la manifestation et se sont confondues avec les catholiques dans un même sentiment de réprobation.

Un témoin oculaire rapporte que, de deux à trois heures, le cimetière présenta un coup-d'œil inoubliable. Malgré la foule immense qui l'envahissait, nulle part le moindre incident, ni l'acte le moins irrévérencieux.

Les dames manifestantes ont envoyé une délégation au maire pour lui demander à acheter la croix jadis élevée à Loyasse et démolie par la municipalité.

* * *

Le soleil des derniers jours d'avril a été voilé par certains nuages précurseurs d'un orage entre la France et l'Égypte.

M. Barrère, consul-général de France au Caire, ayant été obligé de se rendre à Paris pour y prendre part aux travaux de la commission internationale du canal de Suez, Nubar pacha a profité de l'absence du consul pour faire supprimer le *Bosphore égyptien*, journal français, coupable d'avoir publié un article pouvant provoquer le mécontentement de l'Angleterre.

La suppression a été faite brutalement ; la force armée a enfoncé les portes des bureaux du *Bosphore égyptien*, brisé les presses, fermé les ateliers.

Nubar pacha mis en demeure de s'expliquer, a d'abord rejeté sur la Porte la responsabilité de cet acte. Le gouvernement français ayant récusé cet expédient et ayant intimé au pacha un *ultimatum* sévère, Nubar a télégraphié, en réponse, que la Porte a approuvé la suppression du journal, et que lui même est en consultation à ce sujet avec l'Angleterre.

Un journal français s'écrie à ce propos :—“ En quoi la France a-t-elle à se préoccuper de l'opinion de l'Angleterre en cette matière, et de ses conseils au gouvernement égyptien ? C'est à celui-ci qu'elle s'en prend, et point à la Grande-Bretagne ; tant pis pour l'Égypte, si étant dans les griffes de celle-ci, elle blesse par obéissance envers elle, les droits et les intérêts d'autrui. C'est son affaire, c'est elle qui est responsable, et la réparation doit être d'autant plus impérieusement réclamée que l'Égypte s'abrite sous une autorité que la France ne connaît ni ne doit connaître.”

Qu'en adviendra-t-il ?

* *

Grande excitation en Espagne par suite de l'opposition faite par les libéraux et les républicains à la nouvelle loi sur l'instruction publique.

M. Pidal a voulu, dans cette loi, accorder au clergé le droit de fonder des universités et des écoles avec un personnel ne dépendant pas de l'enseignement officiel ; rendre obligatoires partout les cours de religion, de morale et de théologie, et accorder aux évêques, tout autant qu'au conseil supérieur de l'instruction publique, le droit de surveiller les programmes et les cours.

M. Pidal aurait agi en conformité de vues avec le nonce apostolique.

* *

Est-ce un coup manqué ! Le conflit anglo-russe, inévitable au commencement d'avril, semble moins à redouter.

L'on dit que les Russes, prenant prétexte d'un changement de position, des avant-postes afghans, avaient attaqué l'armée afghane à Pendjeb le 30 mars, et l'avaient chassée de la ville. Les Afghans se battirent avec acharnement, mais la pluie rendait peu efficaces leurs fusils se chargeant par le canon. Deux compagnies d'Afghans défendirent une position jusqu'à la mort. Tous restèrent sur le terrain. Les autres Afghans se sont retirés en ordre parfait jusqu'à Meruchax, sans être poursuivis. Les Saracks sont restés neutres, mais ont saccagé le camp afghan. Les pertes russes seraient graves. Les officiers anglais sont restés sur le théâtre de la bataille jusqu'au moment où les Afghans ont effectué leur retraite, puis ils ont regagné le camp du général Lumsden.

L'Angleterre a reçu d'abord de la Russie les explications du général Komaroff, qui ont semblé la satisfaire. Néanmoins, le mécontentement anglais pourrait bien remaître par suite d'une dépêche du général Lumsden contredisant les dires de Komaroff. Il paraîtrait même que le cabinet de Londres, après réflexions faites sur la dépêche de Lumsden, aurait décidé de renouveler sa protestation, contre la conduite du général Komaroff à Pendjeb.

Voici la teneur du télégramme de Lumsden, télégramme daté de Tirlpul le 17 avril :—

Le rapport du général Komaroff est inexact. La rive gauche de la Koushk que revendique le général russe a toujours été occupée par les Afghans. Le général Komaroff dit que près du pont il a trouvé des retranchements occupés par les Afghans. Je répons que les Afghans occupaient cette position avant la marche en avant des Russes et l'arrangement du 17 mars.

Le général Komaroff dit : " Pour éviter un conflit j'ai laissé mes troupes à cinq kilomètres de la position afghane." L'assertion est peut-être vraie en ce qui concerne le gros des troupes mais des détachements russes se trouvaient à Kizil-Tepe, à un mille des positions afghanes et les vedettes russes étaient très en avant de ce point. Le général Komaroff prétend que l'arrogance et l'audace des Afghans augmentaient chaque jour. Je répons que la chose peut être exacte mais il est certain que les provocations incessantes des Russes ont seules déterminé l'attitude des Afghans. Ceux-ci ont fait tous leurs efforts pour éviter un conflit et ce n'est que grâce à leur extrême patience pendant deux mois que la paix a été maintenue si longtemps.

Le général Komaroff dit que le 29 mars, il a envoyé une sommation énergique au commandant afghan et que celui-ci lui a répondu que, conformément aux conseils des Anglais, il refusait de se retirer de l'autre côté de la rivière. En réponse, je dis qu'il m'a été affirmé que cette assertion est complètement fausse. Le commandant afghan n'a jamais rien écrit de semblable. Le général Komaroff dit qu'il a envoyé ensuite une lettre privée conçue dans les termes les plus amicaux. Pas un membre de la commission n'a vu cette lettre, mais on a dit au capitaine Delashoe que la lettre avait été reçue quelques heures avant l'attaque des Russes. J'ai demandé une copie de cette seconde lettre. Le général Komaroff dit : " Le 30, pour appuyer ma demande je me suis avancé avec mon détachement vers les positions afghanes comptant

encore sur une issue pacifique, mais une attaque de cavalerie et les coups de canon des Afghans m'ont obligé à accepter le combat." Je réponds : Les Russes se sont avancés pour attaquer les Afghans et naturellement ceux-ci ont été obligés de se défendre. L'engagement n'a pas commencé par des feux d'artillerie, comme le prétend le général Komaroff, car on a entendu la fusillade plusieurs minutes avant que le premier coup de canon n'ait été tiré.

PHILIPPE MASSON.

* * *

Nous sommes en pleine insurrection. Qui aurait pensé que de pauvres Métis pussent ainsi forcer le gouvernement à faire droit à leurs justes réclamations ? On les méprisait, on se figurait que l'on avait affaire à des adversaires que la simple vue des troupes effrayerait ! Ah ! on est bien désillusionné ; non-seulement les Métis et leurs alliés, les Peaux Rouges, n'ont pas fui devant nos volontaires, mais ils leur ont résisté d'une manière qui dissiperait toute illusion à ce sujet, si nous en avions encore.

Tout le Nord-Ouest est en armes. Riel a organisé la résistance avec tant d'habileté, qu'il en coûtera bien du sang et de l'argent au pays avant que la révolte soit étouffée.

Une rencontre sanglante a déjà eu lieu, le 24 courant, entre nos volontaires et les partisans de Riel, à une quinzaine de milles au sud de Batoche. Je ne sais vraiment pas si nous pouvons crier victoire. Lorsque l'on a une dizaine de morts, cinquante blessés, et que l'on évacue le champ de bataille, on est bien près d'avoir subi une défaite ! Enfin, laissons à d'autres le soin de décider du résultat de ce combat, et bornons-nous à jeter un coup-d'œil sur la situation présente : Quatre mille volontaires sont disséminés sur ce vaste territoire du Nord-Ouest. Les postes de Swift Current, de Batoche, de Calgary et d'Edmonton sont à l'abri d'un coup de main, mais attaqués isolément ils ne pourront résister à l'assaut d'un millier de Sauvages et de Métis. Les troupes se trouveront à de trop grandes distances pour pouvoir être d'aucun secours aux places assiégées.

La discorde parmi les rebelles pourra seule sauver nos braves volontaires.

* * *